Niveau(x) d'enseignement: 7 Numéro EDUQ : 9470883
Centre d'intérêt: 771

Jean, Pauline.

La philosophie, la nature et la culture "innu" : hiver 1994 / Pauline Jean. -- [Sept-Iles] : Cégep de Sept-Iles, 1993.
170 p. : ill. ; 28 cm.

Titre de la couv. Bibliogr.: p. 167-170.

Vedette(s)-secondaire(s): Cégep de Sept-Iles

Descripteur(s): Philosophie * Culture * Amérindien * Autochtone * Racisme * Publicité * Cours * Cahier d'exercices * Collégial (Ordre d'enseignement)

Cahier d'accompagnement d'un cours d'introduction à la philosophie. Ce cours, destiné aux élèves autochtones du collégial, aborde de grands thèmes philosophiques par le biais de la nature et de la culture amérindiennes principalement.

Type de document:

CÉGEP DE SEPT-ILES

LA PHILOSOPHIE, LA NATURE ET LA CULTURE "INNU"

PAULINE JEAN, PROFESSEURE

Nom de l'étudiant ou de l'étudiante: _____

- H I V E R 1 9 9 4 -

Illustration de la couverture et des séparateurs de chapîtres:

Luce Jourdain

Imprimé au Cégep de Sept-Iles
1993

Toutes reproductions et distributions sous quelques formes que ce soit, ne pourront s'effectuer sans l'autorisation écrite de l'auteure.

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

(WPS12: #2142, #2143, #2144, #2145, #2146, #2147, #2150, #2151)

94-70883

NOM DE L'ÉTUDIANT OU DE L'ÉTUDIANTE: _____

ÉVALUATION DU CAHIER DE COURS

Crowfoot, grand chasseur, guerrier courageux et brillant orateur, naquit en 1821 à Blackfoot Crossing sur la rivière Bow, maintenant territoire de la province d'Alberta au Canada. Il s'affirma très vite comme porte-parole de la confédération des Blackfeet (Pieds-Noirs). En septembre 1877, il céda à contrecœur, mais en toute confiance, 50 000 miles carrés de prairies au gouvernement canadien; ce traité amena la rapide disparition des bisons et la famine chez les Blackfeet. En avril 1890, sur le point de mourir, Crowfoot parla, une dernière fois, de la vie.

Qu'est-ce que la vie? C'est l'éclat d'une luciole dans la nuit. C'est le souffle d'un bison en hiver. C'est la petite ombre qui court dans l'herbe et se perd au couchant

PIEDS NUS SUR LA TERRE SACRÉE
T.C. McLuhan
Ed. DeNoël, Paris 1971

Plus je te regarde, plus je t'apprécie, plus je veux communiquer avec toi.

Toi l'autochtone qu'on a nommé l'Indien, mais tu ne vis pas aux Indes.

Je veux te nommer autochtone pour bien te montrer que je reconnais que tes ancêtres sont d'ici et depuis très longtemps, depuis beaucoup plus longtemps que les miens.

Pour toi, je serai allochtone, celle dont les ancêtres viennent d'un autre pays que celui que j'habite.

J'espère qu'un jour, assis en cercle tous ensemble, tous égaux, dans le respect de nos cultures nous nous connaîtrons par delà les différences.

Je comprendrai alors le non-dit de ta tolérance, moi qui crois tant au pouvoir des mots, j'apprendrai lentement avec toi la force de ton silence actif.

Pauline Jean

LES THÈMES

Chapître I

La nature et la culture ..... p. 7

Chapître II

Légendes et mythes autochtones ... p. 35

Chapître III

Le temps et l'espace ..... p. 77

Chapître IV

Par delà les différences ..... p. 108

Chapître V

L'identité ..... p. 115

Chapître VI

Le travail ..... p. 128

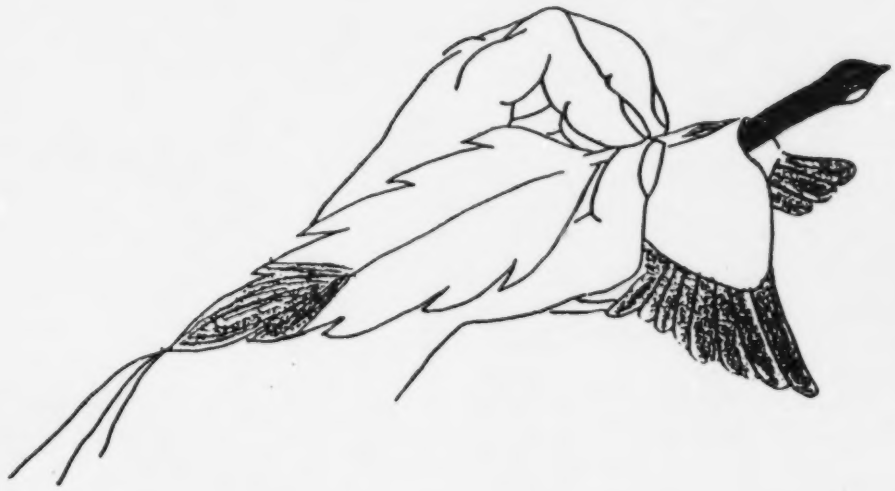
Chapître VII

La publicité ..... p. 138

Chapître VIII

Comment analyser des textes philosophiques ..... p. 155

CHAPITRE I



L A N A T U R E E T L A C U L T U R E

- LA NATURE ET LA CULTURE -

Exercice 1.1 "NATUREL"

Présentez cinq phrases qui expriment une compréhension (un sens, une signification) du mot "naturel":

Exercice 1.2 "NATUREL"

A quoi s'oppose le sens de naturel?

Exercice 1.3 "NATUREL"

D'après vous, quelle est la signification que pourrait avoir la popularité des aliments naturels, des remèdes faits de plantes naturelles, dans notre société moderne?

Exercice 1.4 "NATURE"

Qu'est-ce que le mot "NATURE" signifie pour vous? Faites-en une description détaillée.

_____
_____
_____
_____
_____

NATURE

- Sens commun : _____
_____
_____

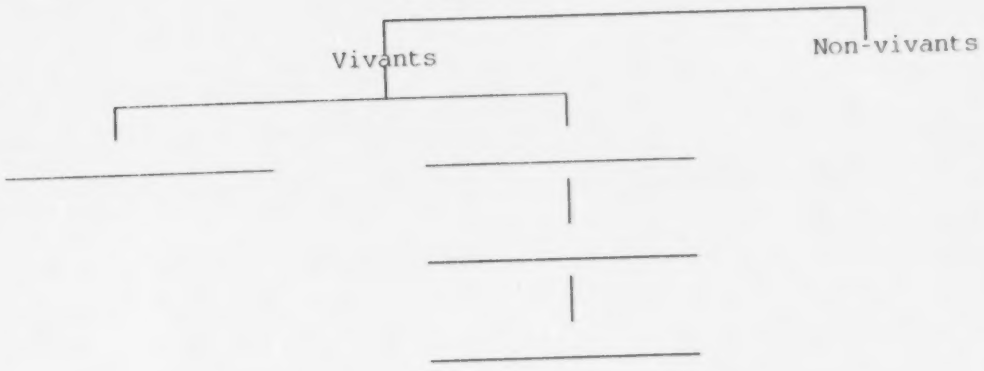
- Sens étymologique : _____
_____
_____

- Sens philosophique: _____
_____
_____
_____
_____

RÉFLEXION

LA NATURE C'EST LE TOUT
TOUT CE QUI EST A UNE NATURE

LA NATURE



Fonctions primaires:

1. _____

2. _____

3. _____

4. _____

5. _____

LA NATURE SE PRÉSENTE SOUS DIFFÉRENTES FORMES OU MODÈLES

1. La nature comme: authenticité

2. La nature comme: contenant

3. La nature comme: cause volontaire

LE SENS DU MOT "NATURE"

À quel sens du mot nature correspond chacune des expressions suivantes?

1. La nature: "contenant"
2. La nature: "cause"
3. La nature: "l'authenticité"

a) La nature agit toujours avec lenteur. (Montesquieu) _____

b) Des formes géométriques qui n'existaient pas dans la nature. _____

c) Je préfère mon café nature. _____

d) Comme le soleil répand naturellement ses rayons. (Bossuet) _____

e) La nature travaille à rétablir ce que l'homme ne cesse de détruire. (Buffon) _____

f) Je préfère le camping sauvage, la nature est tellement belle! _____

g) Chassez le naturel il revient au galop. _____

h) La nature est très polluée. _____

i) J'ai sa photo grandeur nature. _____

j) La mère nature est de not'bord. _____

k) Je voudrais me faire naturaliser québécoise. _____

l) Rien ne se perd rien ne se crée dans la nature. _____

m) Vous ne pouvez m'empêcher de satisfaire mes besoins naturels! _____

n) Ces recherches sont de nature à bouleverser la science. _____

o) C'est contre sa nature de se révolter. _____

p) Les lois de la nature agissent sur notre environnement. _____

q) C'est une heureuse nature, il est toujours content. _____

r) Les sentiers de la rivière Rapide constituent une nature très agréable pour les oiseaux. _____

s) Je mange mon poisson au naturel. _____

t) Faites confiance à la nature, elle vous protègera! _____

CULTURE

Signification du mot CULTURE:

1. Sens commun:

2. Sens étymologique:

3. Sens philosophique, sociologique, anthropologique:

RÉFLEXION

"LA CULTURE C'EST L'ENSEMBLE DES FORMES ACQUISES DE COMPORTEMENT D'UN GROUPE D'INDIVIDUS UNIS PAR UNE TRADITION COMMUNE, TRANSMISE PAR L'ÉDUCATION."

Margaret Mead
(ethnologue américaine)

La culture: _____

_____

_____

Fonctions primaires	Êtres humains	Animaux
Alimentation		
Reproduction		
Habitation		
Association		
Langage		

RÉFLEXION

"SI LA CULTURE DÉSIGNE TOUS LES MODES COLLECTIFS D'EXISTENCE D'UNE SOCIÉTÉ QUELCONQUE, IL N'Y A PAS DE SOCIÉTÉ "INCULTE", MAIS IL Y A PLUSIEURS CIVILISATIONS DIFFÉRENTES".

Margaret Mead
(ethnologue américaine)

Différence: êtres humains / animaux:

Notre milieu de vie sert aux mêmes buts que l'animal: satisfaire les fonctions primaires.

DISCUSSION

NATURE - CURTURE

1. Supprimer le naturel, est-ce le but de l'éducation? Pourquoi?

2. La propreté est-ce un fait de nature ou de culture? Pourquoi?

3. La guerre est-ce naturel? Pourquoi?

4. "Il n'y a pas de nature humaine en dehors de la culture." Justifiez votre position en rapport avec cette citation.

VISIONNEMENT DU FILM:

"L'ENFANT SAUVAGE"

(François Truffaut)

Questions à discuter en équipes:

A. Nommez trois (3) comportements du jeune enfant démontrant que la culture occidentale ne l'avaient pas atteint:

B. Nommez quatre (4) réalités permettant de dire que le jeune Victor adhère maintenant à une culture:

C. De quelle valeur morale l'enfant démontre-t-il clairement l'acquisition à son instituteur?

D. La sensibilité et l'affectivité est-ce naturel ou culturel?

E. Le comportement de l'enfant s'explique par une déficience naturelle ou par un vide culturel? Expliquez.

LA NATURE ET LA CULTURE

Une opposition

Une complémentarité

RÉFLEXION

"LES DIFFÉRENCES CONSIDÉRABLES QUI EXISTENT D'UNE CULTURE À L'AUTRE SONT UN TRAIT SIGNALÉTIQUE DE L'HUMANITÉ. LES ANIMAUX D'UNE MÊME ESPÈCE ONT APPROXIMATIVEMENT DES "MOEURS" IDENTIQUES".

L'être humain est-il un être naturel ou culturel?

Expliquez votre réponse:

L'être humain est un être naturel:

L'être humain est un être culturel:

L'être humain est plus que cela:

La nature et la culture nous influencent

Né en 1868, le chef Luther Standing Bear passa ses premières années dans les plaines du Nebraska et du Dakota du Sud. A l'âge de onze ans, il fut l'un des premiers à s'inscrire à l'école indienne de Carlisle, en Pennsylvanie, ouverte en 1879. Au bout de quatre ans il devint instituteur et partit faire la classe dans la réserve de Rosebud dans le Dakota du Sud. En 1898 il se fit interprète pour le spectacle « Wild West Show » du cirque Buffalo Bill. Il passa les dernières années de sa vie à donner des conférences et à écrire. Dans ses récits, Standing Bear parle des Lakotas. C'est le nom tribal des bandes de l'Ouest, les Tétons, maintenant connus comme les Sioux (les bandes de l'Est se nomment elles-mêmes les Dakotas, et Lakota tend à se confondre avec Dakota).

Le Lakota était empli de compassion et d'amour pour la nature. Il aimait la terre et toutes les choses de la terre, et son attachement grandissait avec l'âge. Les vieillards étaient — littéralement — épris du sol et ne s'asseyaient ni ne se reposaient à même la terre sans le sentiment de s'approcher des forces maternelles. La terre était douce sous la peau et ils aimaient à ôter leurs mocassins et à marcher pieds nus sur la terre sacrée. Leurs tipis s'élevaient sur cette terre dont leurs autels étaient faits. L'oiseau qui volait dans les airs venait s'y reposer et la terre portait, sans défaillance, tout ce qui vivait et poussait. Le sol apaisait, fortifiait, lavait et guérissait.

C'est pourquoi les vieux Indiens se tenaient à même le sol plutôt que de rester séparés des forces de vie. S'asseoir ou s'allonger ainsi leur permettait de penser plus profondément, de sentir plus vivement; ils contemplaient alors avec une plus grande clarté les mystères de

la vie et ils se sentaient plus proches de toutes les forces vivantes qui les entouraient...

Ces relations qu'ils entretenaient avec tous les êtres sur la terre, dans le ciel ou au fond des rivières étaient un des traits de leur existence. Ils avaient un sentiment de fraternité envers le monde des oiseaux et des animaux qui leur gardaient leur confiance. La familiarité était si étroite entre certains Lakotas et leurs amis à plumes ou à fourrure, que, tels des frères, ils parlaient le même langage.

Le vieux Lakota était un sage. Il savait que le cœur de l'homme éloigné de la nature devient dur; il savait que l'oubli du respect dû à ce qui pousse et à ce qui vit amène également à ne plus respecter l'homme. Aussi maintenait-il les jeunes gens sous la douce influence de la nature.

Chiyesa, écrivain célèbre, jette un regard sur le passé.

Enfant, je savais donner; j'ai perdu cette grâce en devenant civilisé. Je menais une existence naturelle, alors qu'aujourd'hui je vis de l'artificiel. Le moindre joli caillou avait de la valeur à mes yeux; chaque arbre était un objet de respect. J'admire aujourd'hui, avec l'homme blanc, un paysage peint dont la valeur est estimée en dollars! C'est ainsi que l'Indien est reconstitué, comme des pierres naturelles qui, réduites en poudre, sont reformées en blocs artificiels pour aller construire les murs de la société moderne.

Les premiers Américains tempéraient leur fierté d'une singulière humilité. L'arrogance spirituelle était étrangère à leur nature et à leur enseignement. Ils n'ont jamais prétendu que le pouvoir de la parole articulée était une preuve de supériorité sur la création muette; la parole était pour eux un cadeau empoisonné. Ils croient profondément au silence — signe d'une harmonie parfaite. Le silence est l'équilibre absolu du corps, de l'esprit et de l'âme. L'homme qui préserve l'unité de son être reste calme et inébranlable devant les tourments de l'existence — pas une feuille ne bouge sur l'arbre; aucune ride à la surface de l'étang qui brille — telle est, pour le sage illettré, l'attitude idéale pour la conduite de la vie.

Si vous lui demandez : « Qu'est-ce que le silence? », il répondra : « C'est le Grand Mystère! Le silence sacré est sa voix! » Si vous lui demandez : « Quels sont les fruits du silence? », il dira : « La maîtrise de soi, le vrai courage ou la persévérance, la patience, la dignité et le respect. Le silence est la pierre angulaire du caractère ».

Le chef Dan George, chef héréditaire de la tribu Salish de la Côte, et honoraire de la tribu Squamish dans la Colombie britannique, fit un discours en 1967, à Vancouver, à l'occasion du centième anniversaire du Canada.

Depuis combien de temps nous connaissons-nous, ô Canada? Une centaine d'années? Oui, une centaine d'années. Et même depuis beaucoup, beaucoup plus longtemps. Et aujourd'hui, alors que tu célèbres ton centième anniversaire, ô Canada, je suis triste pour tous les Indiens de ce pays.

Parce que je t'ai connu quand ces forêts étaient les miennes; quand elles me nourrissaient et me vêtaient. Je t'ai connu avec tes rivières où ton poisson scintillait en dansant dans le soleil, quand les eaux disaient : viens, viens et nourris-toi de mon abondance. Je t'ai connu avec tes vents en liberté. Et mon esprit comme les vents errait alors sur tes terres bienveillantes.

Mais durant ce long siècle, depuis l'arrivée de l'homme blanc, ma liberté a disparu comme le saumon est parti, mystérieusement, vers la mer. Les étranges coutumes de l'homme blanc, que je ne pouvais comprendre, ont pesé sur moi jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer.

Quand j'ai combattu pour protéger ma terre et mon foyer, on a dit que j'étais un sauvage. Quand personne ne comprenait ni n'approuvait ma façon de vivre, on a dit que j'étais fainéant. Quand je me suis efforcé de gouverner mon peuple, j'ai été dépouillé de mon autorité.

Vos livres d'histoire ignoraient ma nation : ils étaient à peine plus importants dans l'histoire du Canada que les bisons qui peuplaient les plaines. J'ai été ridiculisé

dans vos pièces et dans vos films, quand je buvais votre eau-de-feu, j'étais ivre.

Ô Canada! Comment puis-je célébrer avec toi ce centenaire, ce siècle? Dois-je te remercier pour les réserves qui me sont laissées dans mes belles forêts? Pour le poisson en conserve de mes rivières? Pour la perte de ma fierté et de mon autorité sur mon propre peuple? Pour n'avoir pas la volonté de me révolter? Non! Je dois oublier ce qui est passé et enterré.

Ô mon Dieu qui êtes au ciel! Rendez-moi le courage des vieux chefs! Donnez-moi la force de lutter avec ce qui m'entoure. Faites que je domine mon environnement comme par le passé. Qu'humblement j'accueille cette nouvelle culture pour m'élever et me perpétuer par elle.

Ô Dieu! Comme l'Oiseau-Tonnerre je m'élèverai à nouveau au-dessus de la mer; j'empoignerai les instruments du succès de l'homme blanc — son éducation, son habileté, et avec ses outils je ferai de ma race le plus fier segment de votre société.

Je verrai nos jeunes braves et nos chefs siéger aux Chambres et au gouvernement, guidant et guidés par le savoir et la liberté de notre grand pays. Ainsi éclateront les barrières de notre isolement. Ainsi les cent années à venir seront les plus fameuses années de la fière histoire de nos tribus et de nos nations.

CHAPITRE II

LÉGENDES ET MYTHES

AUTOCHTONES

Disons simplement que le génie amérindien, parce qu'il reconnaît l'interdépendance universelle de tous les êtres (physiques et spirituels), cherche par tous les moyens dont il dispose à établir entre ceux-ci un contact intellectuel et émotif pour leur assurer - ils sont tous ses "parents" - l'abondance, l'égalité et donc la paix. C'est le cercle sacré de la vie qui s'oppose à la conception évolutionniste du monde selon laquelle les êtres sont inégaux, souvent méconnus, constamment bousculés et remplacés par d'autres qui semblent adaptés à l'"évolution".

Georges E. Sioui
Pour une autohistoire
amérindienne, p. 3

LE MYTHE

NOTIONS GÉNÉRALES

Définitions

Le mythe raconte une histoire sacrée

Histoire _____
_____
_____

Sacrée _____
_____
_____

Deux catégories de mythes

A. Les mythes cosmogoniques

_____
_____
_____

B. Les mythes d'origine

_____
_____
_____

Structure du mythe

Fonctions du mythe

A)

B)

But du mythe

UNE EXPÉRIENCE COLLECTIVE DE VISIONNEMENT!

Suite au visionnement du film **"Au pays de Glouscap"** répondez en équipes aux questions suivantes:

1. Le mythe de Glouscap, est-ce un mythe d'origine ou un mythe cosmogonique ?

   Justifiez votre réponse.

2. La structure du mythe. Identifiez par un schéma l'être suprême, ses relations exprimées avec les autres êtres.

3. Quelle est le message de ce récit?

4. Quelle est la place du mythe, de la légende dans la culture "innu"?

La conscience mythique comme donnatrice de sens

La conscience mythique semble être à l'origine de l'avènement de l'homme à la conscience de lui-même et de son environnement pour donner un sens:

au _____

à _____

à _____

C'est une façon pour l'homme primitif de prendre ses distances par rapport à l'animal. C'est une façon de donner un sens aux choses.

Le mythe semble répondre à un double désir de l'homme:

A) _____
_____
_____
_____

B) _____
_____
_____
_____

RÉFLEXION

"LA CONSCIENCE MYTHIQUE PERMET LA CONSTITUTION
D'UNE ENVELOPPE PROTECTRICE À L'INTÉRIEURE
DE LAQUELLE L'HOMME TROUVE SON LIEU
DANS L'UNIVERS."

Mythe et métaphysique
Guesdorf

Plusieurs auteurs font des distinctions entre le mythe et la légende.

En ce qui concerne la culture autochtone (innu) nous pouvons facilement attribuer à la légende les mêmes fonctions que celles associées aux mythes.

Nous devons tenir compte de la place importante qu'occupe l'animal dans la culture autochtone (innu) et reconnaître que celui-ci jouit à l'intérieur de la légende d'un rôle prépondérant et de pouvoirs qui en découlent.

L'acte de conter

LA LÉGENDE DANS LA CULTURE AUTOCHTONE (INNU)

A) _____

_____

B) _____

_____

Le type de récit qui raconte: _____

Ce qui est arrivé dans les temps immémoriaux.

a)	ATTENUKEN		\	
	ATTENOKEN	(Uashat - maliotenam)	|	
	ATUNUKAN		|	Montagnais
	ATAUKAN	(Natashquan)	|	
	ATINUKAN	(Schefferville)	/	
	ATISOKAN	(Lac Simon)	>	Algonquin

Ce qui est arrivé à quelqu'un ou à plusieurs autochtones.

b)	TAPATSHIMUUN	(Uashat - Maliotenam)	\	
	TSHIPATSHIMUN		|	
	TIPASHIMUM	(Natashquan)	|	Montagnais
	TEPATSHUMUN	(Schefferville)	/	
	TIBADJIMOWIN	(Lac Simon)	>	Algonquin

a) Ce qui est arrivé dans les temps immémoriaux.

b) Ce qui est arrivé à quelqu'un ou à plusieurs autochtones.

Moyens de communication avec le monde d'en haut

A) _____
_____

B) _____
_____

C) _____
_____

La tente tremblante un lieu neutre:

A) _____

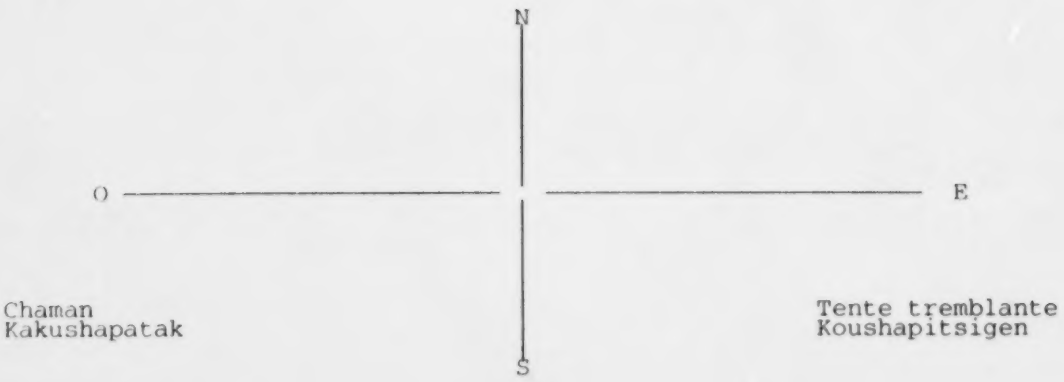
B) _____

C) _____

D) _____

E) _____

STRUCTURE DE LA TENTE TREMBLANTE



LE PLONGEON COSMIQUE

Au commencement des temps, l'eau recouvrait la terre. On ne voyait pas la terre, ni les arbres, ni les fleurs. Il y avait seulement de l'eau et un grand radeau sur lequel depuis longtemps dérivaient des animaux.

Un renard, un castor, un porc-épic un rat musqué et un lièvre étaient entassés avec un orignal énorme, des oiseaux multicolores et plusieurs autres bêtes.

Comme chacun disposait de très peu d'espace la chicane éclatait souvent.

Un jour le lièvre se leva. De sa voix flûtée, il s'adressa aux autres occupants du radeau en ces termes.

"Mes amis, que quelqu'un m'apporte un grain de sable. Je vous promets que je pourrai le transformer en une grande terre sur laquelle nous pourrons tous vivre à l'aise. Chacun y trouva une place à sa mesure. Les animaux manifestèrent un vif intérêt. Ils se réunirent et tinrent conseil.

Le renard proposa : "S'il existe, dans cette assemblée, quelqu'un qui soit capable de vivre à la fois sur la terre et dans l'eau, c'est à lui de plonger et d'aller au fond chercher un grain de sable.

Le castor et la loutre, amphibies de nature, sortirent des rangs. Tout l'espoir du monde reposa sur eux.

C'est le castor qui plongea le premier. Il disparut sous l'eau.

Les animaux l'attendirent. Une heure. Deux heures. Trois heures s'écoulèrent soudain, à bout de force, il refit surface. Tout essouflé il s'exclama : "Je n'ai pas aperçu le moindre grain de sable!" Il était désolé.

Frétillante, tout énervée, la loutre s'approche du bord. Comme d'habitude, elle profita de l'occasion pour se pavaner. Elle plongea avec fracas, frappant l'eau de sa queue pour impressionner les spectateurs. Quinze minutes plus tard, elle revint bredouille exténuée et toute penaude d'avoir manqué son coup.

Désespérés, les animaux jonglaient sur le radeau. Ne pourraient-ils donc jamais dénicher un seul grain de sable?

Rat musqué s'avança : "Ne vous découragez pas. Je vais aller le chercher ce grain de sable. Je suis un animal amphibie moi aussi," dit il courageusement.

Les autres le regardèrent de haut.

"Pour qui te prends-tu? Ne vois-tu pas qu'il faut être grand et fort pour réussir une pareille entreprise"? Et le petit rat musqué disparut sous l'eau sans bruit. De longues heures s'écoulèrent. Quatre heures ... Six heures. Il ne revenait pas. Ses compagnons le pensaient noyé à tout jamais; plusieurs même l'avaient déjà oublié. Mais soudain, plouf! Il creva la surface de l'eau comme un ballon et reparut le ventre gonflé, les quatre pattes en l'air.

Les animaux impressionnés par son exploit s'empressèrent de le ramener au bord du radeau. On le coucha sur le dos, on l'encouragea à reprendre son souffle.

Le lièvre s'avança pour lui inspecter les pattes.

- Rien dans la première!
- Ah! constatèrent les témoins, perplexes.
- Rien dans celle-ci!
- Oh! firent-ils désappointés.
- Rien ici non plus!
- Misère de misère!

Le dépit les gagnait.

- Et rien dans la dernière ... Mais non!

C'est bien un minuscule grain de sable qu'il serre entre ses griffes.
- Hourra! Bravo! Nous sommes sauvés! Rat musqué, nous te nommons le roi des animaux sur la terre!

Le lièvre prit le grain de sable délicatement. Puis il se mit a souffler dessus. Le grain de sable grossit, gonfla, enfla jusqu'à devenir énorme. Le lièvre grimpa dessus. Vivement, il le tapa avec ses pattes de derrière pour lui donner une forme. Il travailla longtemps, façonnant des lacs tout bleus, des montagnes vertes, des champs jaunes comme de l'or, des vallées ombragées, des océans à perte de vue.

Tout heureux, les animaux se répandirent sur la terre. Chacun choisit un territoire à sa convenance.

Le renard fit son terrier, l'ours sa ouache, l'oiseau son nid.

Tout le monde s'installa confortablement.

Adaptation de :

"Les Papinachois et la création du monde".
"Les Papinachois et le grain de sable".

Texte : Michel Noël
Illustrations : Joanne Ouellet
Contes amérindiens
1981. Éditions Hurtubise HMH Ltée
Québec, Canada

Mémoire Battante

Un film d'Arthur Lamothe
Docum / 16 mm / coul / 3 X 55 minutes / 1983

Cam: Guy Borremans, Jérôme Dal Santo et Serge Giguere
Son: Serge Beauchemin et Raymond Marcoux
Mont: Nicole Lamothe
Musique: Jean Sauvageau
Prod: Les Ateliers audio-visuels du Quebec
Avec: Gabriel Arcand

Ni documentaire, ni ethnographie, ni légende à plumes, la MÉMOIRE BATTANTE est une quête d'eternité d'un peuple, les Montagnais, dont on a voulu «assagir», dès le 17e siècle, cette mémoire qu'ils avaient d'eux-mêmes et de leurs ancêtres.

Sans ce film, tout un monde nous serait inconnu à jamais — la mort serait moins lumineuse, le feu ne trahirait plus la présence du caribou, les tambours n'auraient plus leur transparence divinatoire et les sorciers/shamans auraient perdu tout leur sens.

Épisode 1
Nous découvrons le pays vaste du Nord-est québécois où, depuis l'arrivée des Français, s'opère la «dépossession» culturelle, matérielle et territoriale du peuple montagnais. On nous présentera le Jésuite Paul Lejeune qui fera le pont entre le 17e siècle et ce qui aura survécu en ce jour de cette culture indienne, tel que la tente tremblante, la tente à suerie, et toute une tradition de la lecture des songes.

Épisode 2
Nous nous rendons à Schefferville, ville des Blancs où règne un racisme envers les Montagnais parqués dans la réserve.

Là, nous nous joindrons à la famille Ashini, à l'abri de leur tente, pour un de leur repas de pattes de caribou. Les vieux Indiens discuteront des phénomènes fantastiques et des pouvoirs magiques qui les ont atteints. Et plus au nord, dans un camp au cœur des neiges, on fera une lecture d'omoplate de caribou et le lendemain, muni de ces indices, nous irons à la poursuite de ces bêtes, qu'en Europe on nomme rennes.

Épisode 3
Au pied du barrage hydroélectrique de la Manicouagan, Pierre Vachon chante un de ses rêves de caribou.

On découvrira tout un univers musical, le rôle du tambour, du chant et de la danse qui mènent tous à l'élucidation des songes et au contact avec le monde des esprits.

Thérèse Picard, une Montagnaise, tentera de nous expliquer le vocabulaire particulier à la vie spirituelle, ce qui nous mènera à un exceptionnel témoignage de Pierre Tobi, le seul Montagnais qui nous ait conté son expérience vécue à l'intérieur de la tente tremblante.

HTN
008

ATANŪKANA

LÉGENDES MONTAGNAISES

MONTAGNAIS LEGENDS

Recueillies, transcrites et traduites

par

Marie-Jeanne BASILE et Gerard E. McNULTY

Préface de

Luc LACOURCIÈRE

Awas kawtikwunèt

Šaǯiǯ inanu, nete peyùkʷ àstšiht nantàn nuk pupunupàn; ekwu nete kwutàk àstšiht, mukʷ nipenupàn.

Ekwute nete etat itakanu ne awas kawtikwunèt, kanakatakànt, nete àstšiht mukʷ pepunèt.
" Neka, nitnakwuni," itew awas ukawiya.
" Eka peta, pèt nikanawnašun," itew lskwew.
Katši venepèstšiǯ aǯwapmukwùt ukwusa lskwew, minwàt kwe itukwùt:
" Neka, nitnakwuni ekwu."
" eka peta, itew lskwew, pèt nikawtàpanikašun."
Katši utàpanikašut lskwew, kwe akwutawàt ukwusa utašenwa, mistayspukwutawew, nast tšetši eka utitnemènti.
" Neka, nitnakwuni ekwu," itew minwàt awas ukawiya.
" Eka peta, pèt nikawtnawàt ntašànàt. pèt nikakwutšepetèn nutàpan tšeyspitnukwanukwe," itew lskwew.

L'enfant abandonné

Autrefois, il y avait deux pays: dans l'un , c'était toujours l'hiver et dans l'autre, toujours l'été.

C'est dans le pays froid que se déroule l'histoire de l'enfant abandonné.
L'enfant demanda:
" Maman, mets mes chaussures."
" Pas maintenant, dit la femme, je veux d'abord préparer mes bagages."
Après avoir attendu quelques instants, le petit garçon dit encore à sa mère:
" Maintenant, maman mets mes chaussures."
" Pas encore, il faut que je charge mon traineau."
Quand elle a fini de préparer son traineau, la femme accrocha les chaussures de son fils le plus haut possible pour qu'il ne puisse les prendre.
" Maman, je veux mettre mes chaussures," supplia l'enfant.
" Attends, dit-elle, je vais prendre mes raquettes et essayer de tirer mon traineau pour voir s'il est lourd."

Kwe tšitšepetšèt lskwew, našepeskwupetšu. Kwe našawàt awas ukawiya, šaštastepàtaw, kwe takwutaspaniwàt utàpaniht. Šaš kwe anaskwa-

Mais elle s'en alla et se dirigea vers le lac. L'enfant courut après sa mère, pieds nus et sauta sur le traineau. Mais il se fit

The Abandoned Child

Along time ago there were two countries. It was always winter in the one and always summer in the other.

The story of the abandoned child takes place in the land of eternal winter.
The child asked,
" Mother, put my leggings on."
" Not right now," replied the woman."I have to get the baggage ready first."
He waited a while and then repeated,
" Mother, put my leggings on now."
" Not just yet ! I have to load my toboggan."
As soon as she had finished readying her toboggan she hung the child's leggings well up out of his reach.
" Mother, I want to put my leggings on," begged the child.
" Wait a while," she answered." I'm going to put on my snowshoes and try to haul my toboggan to see whether it is too heavy or not."

Then she set off and headed toward the lake. The child ran barefoot after his mother and jumped on the toboggan. She beat him off with a

wât lèxwew ukwuse. Ekwu wewantukwastĕdt nāpēs, kwe tĕlwepātat nete unatakapwaht. Tekwuĕepatat nete, kwe tĕlĕswatastet uskate muĕekwutwant, eskʷ tante apèsĕlĕ tĕlĕetenu nenu. Ekwu miyat.

descendre aussitôt. Comme il avait trop froid aux pieds pour continuer à courir, il retourna à l'ancien campement. Arrivé là, il enfouit ses pieds dans les cendres encore chaudes pour les réchauffer. Il pleurait.

stick. As his feet were too cold to keep on running, he went back to the former campsite. As soon as he got there he buried his feet in the dying embers of the campfire to warm them and he cried.

Tĕek wetĕtukwût nlastāpewa. Wiyapmat nenwa, tepwatew ukwiya:
" Neka, atĕen wetiŝêt."
" Ekwu na tepwe tĕlkew keyatĕenuwe kenahatêsk, itew nlastāpew. Tĕekwanèn wêst nahatukwin ?"
" Tan uĕam nutikwumin," itew nāpès.
Pêt kwutwatew nlastāpew nāpèsa, ekwu ne? wtikwumatat.
" Tĕikenatewtihwumaetn, mukʷ nikayekwunew peyûkʷ lekweyiskʷ, mah peyûkʷ nāpeyiskʷ, mah pateyiskʷ, mah peyûkʷ ikwie," itew nlastāpew.

Attention (1) s'approcha de lui. En voyant le géant, l'enfant cria:
" Maman, Atĕen arrive ! "
" Ta mère est sûrement plus méchante que moi, puisqu'elle t'a abandonné. Mais pourquoi t'a-t-on laissé ?" demanda Atĕen.
" C'est parce que j'ai trop de poux."
Avant d'enlever les poux du petit garçon, Atĕen alluma du feu.
" Je vais ôter tes poux, dit-il, mais je vais laisser un pou mâle, une femelle, un moyen et un petit."

Then Atĕen (1) came along. Upon seeing the giant the child cried out,
" Mother ! Atĕen is coming."
" Your mother is certainly every bit as evil as I am since she has deserted you. Why did she leave you behind ?" Atĕen asked him.
" Because I have too many lice."
Before delicing the child, Atĕen built a fire.
" I'm going to get rid of your lice," he said. " However, I'm going to leave one male louse, one female, one middle-sized louse and one small one."

Katĕi natewtikwumatat, kwe nitnakwunat nlastāpew nāpèsa. Kwe tĕitûtat, wiwatanew, nantwapnewât wikayĕenwa nāpèsa.
Ĕoplĕ na nete pwûtêst, tĕek wiyapmest kakwa.
" Numuĕun, nikewkekwumin," itew nāpès umuĕuna.
" Mewat, eko nutĕi, uĕan katĕetew," itew nlastāpew.

Après avoir fini, il monta l'enfant sur son dos et ils partirent à la recherche des parents. Chemin faisant, ils virent un porc-épic.
" Grand-père, je veux ce porc-épic."
" Non, laisse-le, il est trop noir."

Upon finishing he put the child on his back and they struck out in search of his parents. Along the way they saw a porcupine.
" Grandfather, I want that porcupine."
" No !" replied the giant." Leave it alone. It's much too black."

Nete na apèsĕlĕ ninwât tĕitûtewât, kwe wapmest *mŏskwa*.
" Numuĕun, nikewtanĕskwumin," itew awas.
Tapwetwew nlastāpew nāpèsa netwêntanakwût tĕetĕi utanĕskwenênti.

Un peu plus loin, ils aperçurent un castor.
" Grand-père, j'aimerais avoir ce castor," demanda l'enfant.
" Oui," répondit Atĕen.

A little farther on they came upon a beaver.
" Grandfather, I'd like to have that beaver," said the little boy.
" All right," answered the giant.

Ekwu pekwana''sk nte, ekwu ninwàt waska niyanakwuskask wiatnu, tĕek kwe nùtòn papatĕdskask. Kwe nèpat andskwa.
" Ega tĕikatĕituòin nutànishkwiyani," itew Atĕen awasa.

Le géant fit des trous dans le lac et écrasa la neige autour des trous ainsi que la cabane à castor.
" Ne me dérange pas pendant que je vais chasser les castors," demanda Atĕen à l'enfant.

Then he started making holes in the middle of the frozen lake. He began crushing the snow around the edges of the holes and finally ended up by caving in the beaver hut.
" Don't say a word," the giant ordered him.

Ekwu ekwutwewiat andskwat, nuà kwe nan utanwàt Atĕen andskwa. Nàmòàt kwutàka andskwa kwe ekwutwewinti, wapnew nàpès nemwa. Kwe tepwatat unuĕuna:
" Tutuĕun, andsk^ ! "
Eukwekant pekastwepaniwnti piyetakwòt andskwa ne awas.
" Tĕekwan wòat tepwaĕin," itew Atĕen.

Alors les castors sortirent de leur hutte et le géant les abattait à mesure. Un autre castor se montra et l'enfant l'aperçut, il cria:
" Grand-père, un castor ! "
Apeuré par les cris de l'enfant, le castor retourna dans la hutte.
" Pourquoi as-tu crié," gronda Atĕen.

Then the beavers came up onto the ice. He struck them one after the other. Yet still another scrambled up onto the ice. The youngster hadn't seen all the beavers come up at the same time so he shouted out,
" Grandfather ! A beaver ! "
And the beaver quickly jumped back into the water.
" You shouldn't have spoken to me," said Atĕen.

Kwe Atĕen pakwunanlskwat, kwe nuniskwòat.
" Tĕekwan tĕin numaòun tĕenitĕin?" itew nàpès nĕstàpewa.
" Upenandskwa, nuà uskinandskwa, nuà utatĕiyandskwa, ewkwunay tante nuà^ nèstawitĕestandn." itew nĕstàpew.

Le géant enleva les peaux de castors et ils commencèrent à manger.
" Qu'est-ce que tu vas manger, grand-père ?" demanda l'enfant.
" Les poumons, le foie, et les intestins, répondit Atĕen. C'est d'ailleurs ce que je trouve de meilleur dans le castor."

Then they went back to their camp. The giant skinned the beavers and they started eating.
" What parts are you going to eat ?" the child asked.
" The lungs, the liver, and the intestines," Atĕen replied. " That's what I like best in the beaver."

Katĕi nitĕòat, kwe itat atĕen awasa:
" Ekwu natatawt tĕutaw,"

Le repas terminé, Atĕen dit au petit garçon:
" Maintenant allons retrouver tes parents."

Once the meal was finished, Atĕen said to the little boy,
" Let's go to your village."

Nete na tenwuĕdnist wiyatnandt, kwe patĕetnat nĕstàpew nàpèsa, nete tawòt nitiht.
" Ewkwin na tĕitĕwaw," itew atĕen, awayiwew nemu.

Arrivés au campement, le géant déposa l'enfant sur le bois de chauffage et dit en lui montrant la tente:
" Voilà ta tente."

When they reached the camping place the giant set the child down on the firewood and showed him the wigwam,
" There's your wigwam."

" Wenitšen piyešukwůt ?" itew Iskwew.
" Wěn ? Tan numušumen nepešukwu," itew awas.
" Ustwin weša atšena we pešukwu," itew Iskwew.
" Ekwu na tapwe tšin katšetatše-nunawa kanàkàtat tšukwus," itew atšen Iskwewa.
" Numušum tšikatew ute tšitnaht," itew awas ukawiya.
" Ehe," itew Iskwew.
" Numušum, pistše," itew nàpès nlstàpewa.
" Tante nipaytàpèn ? Ušam apeša-šu tšitšwaw. Nikawaskwetšwapitšèn," itew atšen. Kwe tutakanèt uwask-wewtšwap nlstàpew.

" Qui a pu le ramener ici ?" se demanda la femme en voyant entrer son fils.
" Qui ? Mais c'est grand-père," répondit l'enfant.
La mère interrogea:
" Ce ne serait pas le mauvais géant qui t'aurait ramené ?"
" Tu es sûrement plus méchante que moi, puisque tu as abandonné ton enfant," répondit Atšen.
" Grand-père va demeurer avec nous ?" questionna le petit garçon.
" Oui," répondit la femme.
" Veux-tu entrer, grand-père ?" demanda l'enfant.
" Où veux-tu que je me place ? Votre tente est bien trop petite. Je vais monter une tente en écorce."
Les gens dressèrent une tente pour le géant.

" Who could have brought him back here ?" the woman asked herself upon seeing her son enter.
" Who ? My grandfather ! " replied the child.
His mother questioned him,
" It wouldn't be that wicked giant who brought you back ?"
" You are most certainly the more wicked of the two because you deserted your child," Atšen answered back.
" Grandfather is going to live with us ?" the young child queried.
" Yes," replied his mother.
" Come in, grandfather," said the child.
" Where do you want me to place myself ? The wigwam is much too small. I'm going to put up a birchbark wigwam."
The others built a wigwam for the giant.

Nantàm na wèst tat nte. Apunta natawut, ntamùk apu kiyašakanti. Mukʷ ne awas, ewkwůn wiyatšetšèt netawnanèti: kiye mukʷ upana, nak uskwůna katšipetat, tante eukwůnwa nenwa mukʷ kiyakwůtat.

À partir de ce moment, le géant demeura au campement. Il n'allait jamais à la chasse et ne faisait absolument rien. Le petit garçon accompagnait souvent les autres et ne rapportait que ce qu'il pouvait transporter: les poumons et le foie.

From that moment on the giant stayed at the camping place. He never went hunting nor did anything. The little boy often went hunting with the others and brought back only what he could carry : the lungs and the liver.

Tšek na netšent Iskwewàt itewat nenwa nlstàpewa:
" Wešawšan ekwu eka winatawa, kaninupnůtewa, kiye kaninweniva."
Kàsnu nenu tšistšenenew nlstà-pew etenenukwůt Iskwewa. Kwe wawetaspešůt; kwe itat Iskwewa:

En voyant cela, les femmes commencèrent à critiquer. Elles se disaient entre elles:
" Qu'est-ce qu'il attend pour aller à la chasse ? Il est capable de marcher et il est en bonne santé."

The women started to criticize him for this. They said among themselves,
" What's he waiting for ? Why doesn't he go hunting ? He's in good health and able to walk."
Atšen guessed what the women thought of him so he decided to leave. He

" Ekwa musčn, Puk tčikavitčemwe-
niyanaw."
Kwe tčitūtčt.

Le géant devina ce que les femmes pensaient de lui. Alors il décida de partir. Il s'habilla et leur dit:
" Prenez bien soin de mon petit-fils. Empêchez-le surtout de pleurer."

got dressed and then said to them,
" Take good care of my grandson and make especially sure he doesn't cry."

Tekwučlnt na ne nāpče, Ščl tante apu tanti umučuna.
" Tante nana nunučun eka tova?" itew awas ukawiya.
" Ičitūtew nana," itew lskwew.
Kwe nat ne nāpče.

Quand l'enfant rentra au campement, son grand-père n'était plus là.
" Où est grand-père ?"
" Il est parti," répondit-on.
L'enfant se mit à pleurer.

When the child came back from the hunt his grandfather was no longer there.
" Where is grandfather ?"
" He's gone," they answered.
The child began to cry.

Ekwu niyačwčt umučuna. Nete na otčnat, tčiwetelawkwu. Apu tapwetwčt nāpče umučuna, kwe putatukwūt, naat nte tčepčskwaht witčwaht piyatlčnt ne nāpče.

Il courut après le géant. Quand il le rejoignit, le géant lui dit:
" Retourne chez toi."
Comme il ne voulait pas retourner chez ses parents, Atčen souffla sur lui et le fit voler jusqu'au campement.

He ran after the giant. When he caught up to him, the giant said to him,
" Go back home."
As he didn't want to go back to his parents, Atčen drew in a deep breath and blew him all the way back to the camping place.

Iapče na tčitčitūtčnti umučuna ne nāpče, nantān nav, apunta tčimwčt.
" Tkekwantčipaniwčntčn tutakwin," itew nāpče.
" Sipčn penčtčlat pepnutakwatikaw," itew nāpče.
" Natnipčnetaw, Ščl tčikančtumu awas," inanu.

After the giant's departure the child cried. There was no consoling him.
" What would you like to have ?" they asked him.
" I would like to shoot arrows at the birds," the child replied.
" Let's go look for the summers or the child will die of heartbreak," the people said among themselves.

Mitetūtawčt niyatnipčnčat. Nte na iapče pečtčat, niyan tawskwewčt kuskwunčnaas. Iwčlnt tepatamut:
" Lečdu, eukuln elvapčt, nan-

Tous les hommes partirent à la recherche des étés, avec les animaux. En route, ils virent le campement de deux vieilles femmes. Celles-ci les avertirent des

All the men accompanied by the animals set out in search of the summers. Along the way they saw a place where two old women were camping. The latter warned them of

[illegible]

dangers de la route.
" Ce sont la bécasse et le rat musqué qui guettent. Le rat musqué surveille la rivière. Vous allez rencontrer aussi un gros castor avec un sac de graisse. Si quelqu'un rit de lui, il va serrer la graisse. Alors vous n'aurez qu'à couper la corde qui attache le sac."

Après les recommandations des vieilles femmes, ils repartirent. La loutre aimant beaucoup à rire, ils la chatouillèrent avant d'arriver chez le castor.

Quand le castor déplaçait son sac de graisse, il pétait à chaque fois. Ne pouvant plus se retenir, la loutre éclata de rire. Le castor commença à ré[illegible] la graisse. Il l'installa sur son dos et sortit. Les autres coupèrent la corde et lui prirent la graisse. Ils commencèrent à manger.
" Loutre, combien de portion veux-tu ?" lui demandèrent-ils.
" Une portion grosse comme ma tête," répondit-elle.
" Ce serait bien trop, puisque c'est toi qui a ri de lui."
" Alors, une portion grosse comme ma patte," dit-elle.
" Oui, c'est bien assez," dirent-ils, en lui tendant sa part.
On ne lui a effectivement pas donné une grosse part, elle qui n'a pas de grosses pattes. Puis l'un d'eux suggéra:

the dangers that lay ahead.
" There are two lookouts, the muskrat and the woodcock. The muskrat watches the river. You'll also meet a huge beaver carrying a sack of fat. Should anyone laugh at him he'll put his fat away. Then all you have to do is cut the cord holding the sack together."

After this advice from the old women they left. Since the otter liked to laugh, they set to tickling him before they reached the beaver's place.

When the beaver moved his fat around he farted all the time. The otter couldn't hold back any longer so he burst out laughing. The beaver began wrapping up his fat. He lifted it to his shoulder and went out. The others cut the cord and took his fat. They began to eat.
" How big a portion do you want, Otter?" they asked him.
" A piece as big as my head," he answered.
" That would be much too big a portion since you're the one who laughed at him."
" A piece as big as my paw then," he said.
" All right ! That'll be quite enough," they replied handing him his portion. They certainly didn't give him a big piece as otters have very small paws. Then one of them suggested,
" Let's put a piece aside for the muskrat. They say he loves fat."

Kâsnu etaŠist tapwetwewàt.

" Réservons une part pour le rat musqué, on dit qu'il raffole de la graisse."

Ekwu ninwàt tŠiyatûtèst, ewkwûnu ekwu tiyepawast šešeŠwa; šaš tiyepwèt šešeŠu wiyapmat nenwa:
" Kaynwati," iŠètepwew.
" ŠešeŠu, eka wita. Natnipênenanu, awas šaš nèstùmu."

Tous l'approuvèrent. Ils reprirent leur route. Ils rencontrèrent la bécasse; elle cria dès qu'elle les aperçut:
" Des étrangers ! "
" Bécasse, ne dis pas que nous sommes ici. Nous allons à la recherche des étés, pour un enfant."

All were in agreement. They got underway once more and they met up with the woodcock who called out as soon as he sighted them,
" Strangers ! "
" Woodcock ! don't say we're here. We are searching for the summers for a child."

Ekwu ninwàt miyan wetahwaŠènt tŠiyatûtèst. Kwe utitakànt utŠaskʷ.
" Kaynwati," isetepwew kiye win utŠaskʷ.
" UtŠaskʷ, eka tŠetu. Natnipenenanu, šaš nèstùmu awas," itakanu.
" Nikawitèn," itew utŠaskʷ.
" Nate ! itew ne peyùkʷ, ninênenwew nenu pminu, ewkwûn una tŠeyaŠanitan eka tŠetuni."
" TŠikatnan," itew utŠaskʷ.
Kwe wepnètàmwàt nenu apèbiš pminu. Šaš kwe utŠepètask nenu utŠaskʷ. Apu ispànt.
" Natekamay, tŠikayaŠanitnan ninwàt," itakanu.
Ekwu niyatekamaysk utŠaskʷ, kwe aŠanakant pminu.
" Ekwu tanto tŠetiyanu pupuki ?" itew utŠaskʷ.
" Mukʷ nte wetisk tŠeyiiastan tŠepmin, ewkwûnen nètŠena tŠetepenawŠunun, ewkwûnen tŠewitŠin. Kiye eka win tŠikaŠuŠupmekaskwepèn, uŠen tŠikamatenemakawn," itakanu.

Puis ils repartirent à la tombée de la nuit. Ils virent le rat musqué qui guettait la rivière.
" Des hommes ! " hurla-t-il, en les voyant.
" Rat musqué, tais-toi ! L'enfant se meurt de chagrin et nous allons à la recherche des étés pour lui."
" Non, je ne me tairai pas ! " répondit-il.
" Regarde ! dit l'un d'eux, en lui montrant la graisse. Nous allons te donner ça si tu ne dis rien."
Il lui lança un petit morceau. Le rat musqué le prit mais il n'en avait pas assez.
" Viens sur le rivage, nous allons t'en donner encore !" lui dirent-ils.
Le rat musqué accepta et ils lui donnèrent beaucoup de graisse.
" Mais que vais-je devenir quand il fera froid ?" s'inquiète le rat musqué.

They set out once again at nightfall and saw the muskrat who was on guard at the river.
" I see some men," he howled out upon seeing them.
" Muskrat ! Keep quiet ! The child is dying from heartbreak and we are searching for the summers for him."
" No ! I won't keep quiet !"he answered.
" Look !" said one of them showing him the fat." We'll give you this if you don't say anything."
He threw him a small hunk. The muskrat took it but it wasn't enough.
" Come to the riverbank and we'll give you some more ," they coaxed him.
The muskrat finally gave in and they gave him a great amount of fat.
" But what'll I do when it gets cold?" asked the muskrat in a worried tone.
" You only have to put your fat on the windward side. Make a shelter out of it. Don't suck your nails for the others will notice it," they said to

(Wapitθekaiεuuv wuθδn utδaskw, tlikawetanuv uskaliya niyaykwati.)
Kwu ninwàt wewitànwakant tθeyaytèt:
" Iθpèskati, tθikapepekwatθekatèn uta, nak tθikapθkwuhawàt apwiyàt, nak tθikapnawtan paskwatθitùk nete kawàpawa."

" Tu n'auras qu'à mettre la graisse du côté d'où vient le vent. Tu t'en feras un abri. Ne suce pas tes ongles, car les autres vont t'apercevoir," lui dirent-ils.
(Le rat musqué a toujours les ongles très blancs; il les nettoie en suçant bruyamment.)
Ils lui recommandèrent aussi:
" Quand il fera nuit, tu perceras les canots et tu rongeras les avirons. Et là " kawàpawa"(2), tu iras te promener avec un vieux tronc d'arbre."

him.
The muskrat's nails are always immaculate. He cleans them by sucking noisily.
They gave him further advice,
" When night falls, put holes in the canoes and eat away the paddles. After that, go for a swim to kawàpawa (2) and drag along an old tree trunk."

Katθiwawitanwakant tθeytatθatèdt, ekwu ninwàt tθiyatutenandt. Ewkwθnu wetθtanonit kwutkàt kwukwunànalt, pat nakatwapvàt. Kiye ekwute nte etukwass nitθwap, nlata ellàv. Istavt nte apwàt nlpènàt. Iwvu nitènt kakanwenemast nlpèna ninistwewàt nlpèna.

Ils reprirent leur voyage. Quelque temps plus tard, ils atteignirent le campement des vieilles femmes. Celles-ci guettaient également. C'est là aussi que se trouvait une grande tente ronde. Au milieu de la tente se tenaient les êtes et les gens dansaient toutes les nuits autour d'eux.

They struck out once again. Some time later they reached the old women's campsite. The latter were also on the watch. There was a big round wigwam at that place. The summers were kept in the middle of that wigwam and the people spent their nights dancing around them.

Tepèskant ne, ekwu otelawast, netènt kanatlpènàt nenwa ulàuwi ewkwàn ne niyatθetlinuapàt. Iwvu netènt pastàe kwe punist eninist, nantwatenikastlewàt. Tθek wiyapatase tθekwanu. (Uθuwa nenu uskwtinu. Itakanult.) Kwe akwukelass nenu. Apu natθit uθu. ekwukelanenàt uskwuf.
" Ian pasiwatθitukwàn etèe," ìukt netènt.
Kwe eka nustast, kwe ninwàt natnimist.

Durant la nuit, les chercheurs des êtes envoyèrent le hibou en éclaireur. Alors quelques-uns s'arrêtèrent de danser pour aller inspecter la tente, torche à la main. Ils aperçurent quelque chose par le trou de la tente. (C'était le nez du hibou.) L'un d'eux le brûla avec la torche mais il ne bougea pas.
" Ce doit être un bâton," se dirent-ils.
Ils le laissèrent et continuèrent de danser.

During the night the seekers sent the owl ahead to do some scouting. Just then some of the dancers stopped and went to inspect the wigwam with torch in hand. They noticed something through a hole in the wigwam. It was the owl's beak. One of them burned it with the torch but it didn't move.
" It must be a stick," they said among themselves.
They left it there and went on dancing

Ekwu ne win ahu, niskwutθepetân hemu uskwul, ahotukwunu niskwôt ôstaw. Ntuôt na niyantwapastôôti, nuk^{w} tapwe paskwatθitukwunu niyapatenôôti. Kaw kwe natnimiat.

Alors le hibou mit un bâton dans le trou de la tente, à la place de son nez. Quand les gardiens revinrent plus tard, ils constatèrent que le bâton était toujours là et ils retournèrent danser.

Then the owl put a stick in the hole in the wigwam in place of his beak. When the guards came back later on they saw that the stick was still there and went back to dancing.

ahpôt tθiyakanakwanôt, ekwu penuotat paskwatθitukutu utôask^{w}, niyan kaytant. Ekwu netôônt awakwunônasat tiyepwôat: " Nekatawtast tθemuhumônu."

Le lendemain, le rat musqué se promena sur la rivière avec un vieux tronc comme on lui avait commandé. Les vieilles femmes alertèrent les gens en criant: " Il y a quelqu'un qui part."

The following day the muskrat swam down river with an old tree trunk as the others had told him to do. The old women alerted the people, crying out, " Somebody's leaving."

Ehanu nalepepatananu, nahatanwôt ahpônôt. Kaw puôepaniat utiht. Nete na tawkân etast; pastôe tôitapanwôt, pastôe kaskapwiyewôt.

Tout le monde courut à la rivière, abandonnant les étés. Ils embarquèrent dans les canots, mais au milieu de la rivière, les uns coulèrent, les autres ramèrent avec des bâtons.

Everybody ran to the river leaving the summers unguarded. They jumped into their canoes. However, out in the middle of the stream, some sank while others were rowing with nothing but sticks.

Ekwu netôônt kanatahpônôat wanastôe wetôepetaat ahpôna. Atikwunek^{w} tapwew: " Nôskanakawiyek^{w} tfinahpônemwawôt."

Pendant ce temps, les chercheurs en profitèrent pour s'emparer des étés. Le poisson blanc avertit: " Ils sont en train de prendre vos étés!"

While this was going on, the seekers ran off with the summers. It was the white fish who warned the others, " They are getting away with your summers !"

Nuk^{w} ôaôkatamunawkwu apwanaskwunu nemes peyôk^{w}. Kaw tôitôôpawaat ahpôna. Atihk^{w} ewkwôn tiyakwunôt ahpôna, tante ewkwôn tbeôipânt.

L'un des chercheurs lui lança un " apwanask" (3) dans la gueule pour le faire taire. Puis ils s'enfuirent, emportant les étés. Ce fut le caribou qui les transporta parce qu'il était le plus rapide.

One of the seekers threw an " apwanask^{w}" (3) at him and it got caught in his mouth thereby keeping him quiet. Then they fled carrying the summers with them. The caribou carried them as he was the fastest.

Tôôutôôpôtanu utôask^{w}. Kaw akwudepânt ota nôutukwuht. Atikwunek^{w}, ewkwôn panutakwatat, niyatôet. " Tante tbepnutakwatak ?" itew. " Ôhuht," itakanu.

Mais le pécan fut rattrapé; il grimpa sur un arbre. Les poursuivants demandèrent au poisson blanc de lui tirer dessus puisqu'il est le meilleur tireur de tous.

The others caught up with the fisher who had climbed up into a tree. The trackers asked the white fish to shoot an arrow at him as he was the best bowman of all.

Kwe pmutakwatat, kwe taskanwiyewât.
" Wiyast ekwu," itakanu.
Ekwu niyatatwêt utšekʷ.
" Eka pmutakwaš, utamwataw nte." itakanu.

" Où vais-je tirer ?" demanda-t-il.
" Dans la queue."
Il tira sur la queue et la fendit.
" Maintenant dans le corps," proposèrent-ils.
Le pécan descendit de l'arbre.
" Ne tire pas, frappons-le plutôt," demandèrent les autres.

" Where shall I hit him ?" he asked.
" On the tail."
He shot and split the tail in two.
" Now in the body," some suggested.
The fisher climbed down out of the tree.
" Don't shoot ! Let's give him a good beating," others proposed.

Kwe kwaskwutêt ne utšekʷ, niyate watšiht itêšêmu. Kwe našawakant, nast nte šatšwatšêpatawât. Tante nlsta tšišipanu ne utšek, at šatšwatšepatast šaš nete akâmawast. tenwa. Ekwu tiyepwatast:
" Tšikamamiskwutšipànu nîpèn."
" Ekwûn miyam," išetepwetak utšekʷ.
Kwe tatunanist nîpénàt. (Ewkwûn ne anûtšiš wêst mamiskwût nîpiskʷ, inanu.)
" Tan tšetašist pišumwàt peyûkʷ pupuna ?" inanu.
Ayskât paspastew wêst šawatlt:
" Miyam nninitšekanastana etatiki," itew.
Nlstênwa pe ûkʷ , kiye kwêste.
(Ewkewn ne wêst tašist pišumwàt peyûkʷ pupuna.)

L'animal fit alors un bond et se sauva dans la montagne. Ils le poursuivirent jusqu'au sommet de la montagne. Comme le pécan était très rapide, il était déjà arrivé de l'autre côté de la montagne. Ils lui crièrent:
" On va se partager les étés."
Le pécan accepta.
Le conteur dit que c'est depuis ce temps-là que nous avons un été par an. Ils déballèrent les étés.
" Combien aurons-nous de mois par année ?" se demandaient les gens. Alors le pic-bois proposa en montrant ses pattes:
" Comme mes doigts de pieds."
(Il a trois doigts dans chaque pied.) D'après le conteur, on dit que c'est depuis ce temps-là que nous avons six mois d'hiver.

The fisher made a jump and got away up the mountain. They followed him right to the top of the mountain. Now the fisher is a very fast-moving animal and was already on the other side of the mountain. They called out to him,
" How about sharing the summers."
The fisher accepted.
(The storyteller said that this was the beginning of our having one summer a year.) They unwrap the summers.
" How many months a year shall we have ?" the people asked themselves.
At that moment the woodpecker proposed,
" As many as the claws on my feet."
(He had three claws on each foot.)
According to the storyteller we have been having six-month winters from that time on.

Kwe tšiwepaytunant nete awas etat. Ekwuta ninwàt penpatenant kwukwunênasât witšwaht. Šaš tante šaskan, šaš tšekat kawakwušwât. Nast kwaskwaskwepaniwât wiyapnast ušemwaw, piyešwanti nîpêna.

Tous retournèrent au campement du petit garçon. Sur le chemin du retour, ils passèrent encore par le campement des vieilles femmes. La neige commençait à fondre; la tente des vieilles paraissait prête à tomber. Elles sautèrent de joie en voyant leurs petits-enfants revenir avec les étés.

All went back to the camping place where the little boy was. Along the homeward trail they went by the place where the old women were camping. The snow was starting to melt and the old women's wigwam looked about ready to cave in. They leapt with joy at seeing their grandchildren returning with the summers.

Kâsnu kiye awešišât kwe papanist nete. Ekwuma ne awas pepmutakwatat pènêšiša.	Les animaux et les oiseaux arrivaient dans le pays. Et le petit garçon jouait en tirant sur les oiseaux.	Animals and birds arrived in that country and the little boy played and shot at the birds.
Miyam penêšiš ešenakwusèt tšek, itakanu, ne awas. Anwenimukwu nenu wèst išenakwušêt, itakanu.	On raconte que les oiseaux, pour le punir, le changèrent en l'un d'eux.	They say that, to punish him for shooting at them, they turned him into a bird.

---

1) Atšen: mauvais géant

2) Kawâpawa: là où se rétrécit la rivière.

3) Apwanask^{w}: bâton fourchu, planté dans la terre, pour faire cuire la viande.

1) Atšen: a bad giant

2) Kawâpawa: there where the river narrows.

3) Apwanask^{w}: A forked stick stuck in the earth and used for cooking meat.

- La légende de l'enfant abandonné -

1. Lisez le récit.

2. Est-ce un mythe d'origine ou un mythe cosmogonique ? Expliquez.

3. Pourquoi Atsen laisse-t-il des pous dans la tête de l'enfant ?

4. Atsen refuse de tuer le petit-dieu parce qu'il est "trop seul". Qu'est-ce que cela signifie ?

5. Trouvez dans le récit des indices où on fait référence à la vanité terrestre ?

6. Quel est l'enseignement de cette légende ?

SAGUENAYENSIA Janvier-février 1972

TSÉGA'BEC PREND LE SOLEIL AU PIÈGE

ET DEVIENT SOLEIL

Le récit qui suit est tiré de la collection de Frank G. Speck MONTAGNAIS AND NASKAPI TALES FROM THE LABRADOR PENINSULA publiée dans THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE de janvier-mars 1925. L'auteur l'avait recueilli de Joseph Nicolas, Marie Denis et Alek Denis à Tadoussac et aux Escoumins entre 1915 et 1921. Il signale que ces narrateurs "avaient entendu leurs récits de leurs parents et de leurs affiliés aux Escoumins sans aucune relation avec des individus appartenant à d'autres bandes de Montagnais." - Nous traduisons.

Dans les temps anciens il y avait un vieil homme qui avait une femme et un fils qui s'appelait Tséga'bec. "Homme fini", "homme parfait". Ils étaient les seuls vivants et Tséga'bec était le seul enfant achevé, fini. Le vieillard était le maître de tous les oiseaux et les petits mammifères de la terre, lesquels vivaient près de lui dans les bois. Quand il avait besoin de certains d'entre eux il n'avait qu'à les appeler à lui.

Le soleil était tellement chaud dans ces jours-là, que ces petits animaux et les oiseaux ne pouvaient pas vivre, et le vieillard était grandement désolé de voir les oiseaux et les animaux tués par le soleil. En conséquence, le vieil homme projeta de capturer le soleil et ainsi de mettre fin au mal dont souffraient les bêtes. Il construisit un piège de troncs d'arbre là où se levait le soleil, au bord de l'univers, dans l'intention de le prendre par ce moyen. Mais le garçon Tséga'bec, quand il vit ce que ce père était à faire, dit: "Cela ne fera pas! Si vous êtes en frais de capturer le soleil, il faut que ce soit avec quelque chose de mieux qu'une chausse-trape en bois; mais moi je vais faire pour vous un piège qui prendra le soleil".

Cette nuit-là il fabriqua une ganse de babiche et la mit en place là où le soleil se lève. Le matin suivant, quand le soleil se leva, il fut pris et retenu dans le piège. Alors l'univers demeura dans la noirceur. Quand les bêtes s'éveillèrent le matin tout était encore noir et elles crurent que la fin du monde était arrivée et qu'elles allaient toutes périr. Certaines d'entre elles tentèrent de s'approcher du soleil et de la ganse, mais ce fut en vain. Le lièvre essaya, mais c'était trop chaud pour lui; il se brûla le poil. Les oiseaux ne purent pas approcher du lieu parce qu'ils ne pouvaient pas bien voir dans la noirceur. Alors intervint la souris des champs, qui court tout près du sol, et la taupe, qui passe sous terre, mais elles ne purent pas approcher suffisamment pour couper le lien.

Quand l'épouse de l'homme s'éveilla elle vit qu'il faisait encore noir, bien qu'il fût tard dans la journée. Elle dit à son mari: "Qu'est-ce que tu as fait? As-tu capturé le soleil? - Oui, dit le vieillard. Moi j'ai seulement essayé de l'accrocher, mais Tséga'bec a réussi à le prendre au piège pour moi, parce qu'il brûlait tout l'univers. - Eh bien, dit la vieille, tu as mal fait, car maintenant il fait noir et nous ne pouvons pas voir pour gagner notre vie. C'est une mauvaise chose que tu as faite". Alors Tséga'bec tenta lui-même d'approcher le soleil pour rompre le piège. Il tint un écran de cuir devant son visage, mais il ne fut pas capable d'approcher le soleil assez pour couper la ganse. Pendant tout ce temps chaque chose était calme et le soleil ne se plaignait pas. Il n'y eu que la lune qui restait pour éclairer le monde et c'était très difficile pour les gens de se procurer le vivre dans la noirceur. Seuls le hibou et quelques-uns des autres animaux avaient les yeux assez grands pour circuler dans la noirceur des forêts.

Bientôt la vieille femme prit son hameçon et sa ligne et sortit pour aller pêcher dans le lac. Tséga'bec se tenait près d'elle au moment où elle lança sa ligne, tout à coup l'hameçon accrocha un de ses yeux et l'arracha. Il ne lui restait plus qu'un oeil. "Tu as été puni pour avoir capturé le soleil", dit sa mère. Il revint à la maison et dit à son père: "J'ai un oeil d'arraché et maintenant je ne peux pas voir du tout. Appelle tes oiseaux, enlève un oeil de la tête du hibou et mets-le à la place du mien. Le hibou a un bon gros oeil pour voir dans la noirceur. Il peut aller n'importe où dans les ténèbres; ôte-lui un oeil et mets-le moi." Ainsi le vieux appela à lui un hibou, déracina un de ses yeux et le plaça dans la tête de Tséga'bec. Alors Tséga'bec s'aperçut qu'il pouvait tout voir avec l'oeil de hibou beaucoup mieux qu'avec le sien propre. Il partit à la chasse et pouvait voir passablement bien. Il revint donc vers son père et lui dit de faire venir le hibou et de lui donner un autre oeil de hibou comme le premier. Le vieillard appela alors le hibou, prit son autre oeil et le fixa à la tête de Tséga'bec comme il avait fait pour l'autre. Tséga'bec avait désormais deux bons yeux pour la noirceur et pouvait voir pour circuler selon son besoin. Il avait deux grands yeux ronds comme ceux du hibou.

Tséga'bec ne tarda pas à grandir et voulut se marier; il se mit donc à la recherche d'une femme. À la fin il trouva une créature qu'il prit pour épouse. La première nuit, au lieu de se coucher avec elle, il dit: "Suis-moi". Toute la nuit il la conduisit ici et là dans les bois, faisant la chasse. Parce qu'elle ne pouvait pas voir aussi bien que Tséga'bec, elle pouvait à peine le suivre. Elle buta contre des arbre et tomba, de sorte que Tséga'bec pensa qu'il ferait bien de faire changer ses yeux pour une paire comme les siens. Il l'amena à son père et dit: "Procure-lui un oeil de hibou comme le mien". Ainsi le vieillard appela ses oiseaux, enleva un oeil d'un hibou et le plaça dans l'orbite de la femme. Maintenant elle pouvait voir assez bien quand ils circulaient dans la noirceur.

Bientôt la femme Tséba'bec portant un enfant. Ils le nommèrent "Petit Tséga'bec", comme son père. Quand il naquit il avait deux gros yeux ronds comme ceux du hibou et de ses parents; il pouvait voir dans les ténèbres aussi bien qu'un vrai hibou. Quand il pris un peu d'âge il dit à son père: "Tu as capturer le soleil, toi! C'est pour cela qu'il fait si noir et que nous avons de tels gros yeux. - Oui", dit Tséga'bec. Eh bien alors, dit Petit-Tséga'bec, je vais capturer la lune (soleil de nuit)". Il fait donc un piège et le plaça là où la lune surgit. C'était dans le sentier que suivait Tséga'bec pour tendre ses chausse-trappe. Tombant dans le piège Tséga'bec fut pris au lieu de la lune. Il fut pris par les jambes et il pendait là, la tête en bas, les pieds en l'air, criant au secours. Après Petit-Tséga'bec s'en vint et dit: "Tu as été pris à la place de la lune; tu es puni pour avoir capturé le soleil. Tu peux rester là et donner de la lumière toi-même. Ainsi il laissa son père, qui devint le soleil, il resta là par ses pieds attachés à une ficelle. Et Petit-Tséga'bec continua de vivre avec sa mère.

Par Gaston CARRIÈRE, O.M.I.

Quelques légendes montagnaises

SUMMARY

Legends are a good means of understanding a people's mind and beliefs. The Canadian Indians have many interesting legends and it seemed that some contained in the *Diary* of the Catholic mission of Reindeer Lake deserved to be known. Following are two narrations concerning deluge and one on the origin of mosquitoes.

Une façon de pénétrer dans l'esprit d'un peuple et de saisir ses croyances est de considérer ses légendes. Les Indiens ont de nombreuses légendes qui sont d'un intérêt particulier et il nous a paru que quelques récits contenus dans le *Codex historicus* de la mission catholique du Lac Caribou méritaient d'être connus.

Ces légendes, copiées à la fin du *Codex* qui couvre la période 1891-1902 semblent bien l'avoir été par le père Alphonse Gasté o.m.i., missionnaire au Lac Caribou durant quarante ans (1861-1901). Il ne peut s'agir de son successeur, le père Marius Rossignol qui n'arriva à la mission qu'en 1900, alors qu'on le verra le copiste affirme explicitement qu'il s'agit de légendes recueillies depuis plusieurs années. La calligraphie semble aussi indiquer qu'il s'agit du père Gasté. Quoi qu'il en soit, les légendes ont un intérêt par elles-mêmes.

Le père indique d'abord au haut de la première page "D'après Jany", sans doute un indien. Puis il continue:

> Ces récits se rapportent à une époque antérieure à l'homme. Les animaux seuls entrent en scène. On les fait parler, agir, se concerter tous ensemble tout comme des hommes.
>
> D'autres légendes disent comment, dans la suite, l'homme a su arracher aux animaux tous leurs secrets, les réduire en esclavage. Apparaît ensuite quelque sauveur extraordinaire. Maître des éléments et de toute la nature, rien ne lui résiste, il a un pouvoir surhumain, et c'est lui qui sauve la nation à maintes reprises d'une destruction complète. C'est la fable pure et simple.

Sont-ce là de pures inventions de poètes primitifs? Point de trace de poésie chez ce peuple.

Ou bien sont-ce des traditions nationales dont le fond repose sur qq. antique croyance et les détails vont toujours changeant de générations en générations. Les érudits devront décider. Certains contes semblent évoquer l'idée de quelque croyance antique, de qq. evénement extraordinaire des temps primitifs. La tradition orale les a altérés comme il arrive chez tous les peuples. On y retrouve partout des traces de la vie actuelle des Montagnais — la chasse aux caribous, la pêche, la vie nomade sous la tente en peaux de caribous, la neige, etc.

Un fait curieux est que la plupart de ces contes tendent à expliquer tout — le froid excessif de ces pays du N[ord] à l'exclusion des autres contrées, la g[ran]de neige, l'abondance du caribou, des maringouins, etc., etc.

Qq. contes entendus lors de mon 1er voyage m'avaient fait presque croire à une période d'ancienne civilisation en ces pays. Mais je ne comprenais pas assez la langue & espérant visiter les lieux indiqués, ce que malheureusement je n'ai pu faire, je n'observerai rien encore à ce sujet.

Venons maintenant à l'une des plus intéressantes traditions (ce conte me paraît en effet être plutôt une tradition). Il s'agit de la tradition orale du déluge.

LE DÉLUGE

C'était[1] au temps antérieur à l'homme. L'eau peu à peu inondait la terre [et] montait, montait toujours. La mort menaçait de tout atteindre. "Sauvons-nous sur les montagnes, criaient les uns, nous mourront certainement ici, & les autres incrédules ne voulaient rien entendre. Cependant l'eau montait toujours. Elle atteignit les plus hautes montagnes. Tout être vivant allait alors périr. Mais voici qu'une île de moyenne grandeur flotte[2]. Des animaux, des oiseaux, & tout ce qui se meut sur la terre (un mâle et une femelle de chaque espèce différente) s'y réfugièrent et là attendirent la fin des eaux.

Le salut leur vint d'un canard appelé "an aulik"[3]. An aulik plonge donc à la recherche de la terre. Les huards et tous les autres plongeurs l'imitent, puis reparaissent bientôt. Ils n'ont rien trouvé. An aulik cependant ne paraît point. On l'attend. Que lui est-il donc arrivé?[4]. Enfin voici notre an aulik. Il est à bout de souffle. Il est presque sur le dos. Les 2 pattes en l'air, car il a plongé bien longtemps, ses pieds sont pleins de terre. Ayant repris haleine, il plonge encore, mais alors son absence est de moins longue durée et cependant ses pieds sont encore pleins de terre. Tous plongent une 3e fois avec lui et bientôt il semble que l'île flottante repose sur un sol ferme. Tout autour apparaît le continent. An Aulik avait soulevé la terre au dessus des eaux. Le monde animal était sauvé[5].

[1] Le père écrit entre parentheses "comme je l'ai dit".
[2] "On ne sait ni d'où, ni comment ni pourquoi elle flottait de ci de là comme pour recueillir les malheureux. (note du père dans le texte).
[3] "Ce nom est purement imitatif, exprime bien le cri de cet oiseau et n'a point d'autre signification par ailleurs. Ce fameux canard de nuclon (Hureddas glacialis)."

LE DÉLUGE

Un jour l'ours et l'écureuil étaient en dispute. D'après l'écureuil les roches devaient aller au fond de l'eau et le bouleau surnager.

L'ours lui, au contraire, sachant que le bouleau servirait d'embarcation à l'homme futur, voulait envoyer tous les bouleaux au fond de l'eau & faire surnager les rochers.

La discussion s'aigrit. Peu à peu l'écureuil trouve nombre de partisans, de quoi l'ours fâché s'écrie:

Eh bien soit. Je suis contrarié sans cesse, alors je vais faire la nuit: il n'y aura plus de jour.

L'écureuil — Imbécile, mais tu seras toi-même le premier attrapé. Comment feras-tu pour chercher ta vie?

L'ours — J'irai à tâtons et palpant toutes choses avec mes mains je connaîtrai quoi manger.

L'écureuil — Tu te perceras les mains dans les buissons.

L'ours — Je puis flairer du nez.

[4] "Un (?) ne manquerait pas de dire que les minutes étaient pareilles à ce moment solennel d'où dépendait le salut du genre animal".
[5] Le père ajoute dans le texte "Eh bien laissons le fond de côté. L'inondation générale, le déluge en un mot dont il put y avoir trace de souvenir ici, il est certain que cet an aulik nous fait l'effet d'un fameux canard. Et bien voici plus fort encore. Il s'agit d'un autre déluge moins terrible que celui-ci et par suite plus compliqué et plus fabuleux." Il donne ensuite un deuxième conte sur le déluge.

L'écureuil — Tu t'écorcheras le nez.

L'ours — Je me roulerai sur la terre et mon nez sentira.

L'écureuil — Tu te crèveras le ventre sur les bouts de trones.

Alors tous d'applaudir l'écureuil. L'ours se tait. Immédiatement les roches pleuvent sur le lac et plongent jusqu'au fond.

L'ours au comble de la colère: Voyez ce lac devant vous: quand je serai rendu au bout, vous connaîtrez à qui vous avez affaire. Et il s'en va par les endroits déboisés. L'écureuil se lance du côté du bois fort sautant d'arbre en arbre arrive le premier et chante pouille au malheureux ours. Celui-ci crie et jure comme un démon et continue sa marche. Bien des jours s'écoulèrent.

La chaleur n'existait plus. Un brouillard épais qui se transformait en neige enveloppait toute la terre et la neige augmentait toujours. Tous les animaux, seul l'ours manquait, commençaient à geler. Ils allument un grand feu et les voilà tous en rond se réchauffant pieds et mains engourdis par le froid. L'écureuil, lui, couché tout près du feu, était proche de brûler. Déjà il avait le dos roussi. On le pique, mais il est insensible. On le pousse un peu plus loin. Enfin, il se réveille de lui-même, prend la parole et dit:

"J'ai rêvé de l'ours. C'est lui qui a pris la chaleur et la garde. J'ai vu sa demeure, partons." Et l'écureuil au dos roussi (c'est depuis lors que tous les écureuils ont le dos couleur rousse) quitte la troupe. On alla loin, bien loin du côté de l'ouest, on quitta ce pays-ci pour entrer dans un autre. On arriva enfin à une place magnifiquement aménagée pour un affut d'été à la chasse au caribou en canot. C'est là que c'était réfugié l'ours. On se concerte. "Toi lynx, appelle les caribous et commande leur de venir de suite, et toi, souris si petite qui sais si bien te fourrer partout à l'insu de tous, va au bord du lac, ronge l'aviron là où commence la palette, qu'il casse au moindre effort. Ainsi fut fait. Le lynx d'appeler les caribous, et la souris de ronger l'aviron de l'ours chasseur. Voici bientôt les caribous traversant à la nage. L'ours les a flairés, va à son canot, le met à l'eau, prend l'aviron et rame droit au gibier. L'aviron résiste. "Ah! ah! dis donc vilaine souris, je te casse la tête, tu n'as pas travaillé comme on t'avait dit; l'aviron ne casse pas." Et la malheureuse a si peur de mourir que ses yeux tout

bleus lui sortaient de la tête. (C'est depuis lors que ses petits yeux lui donnent toujours un air si effaré).

L'ours, cependant, ramait toujours et approchait du caribou. Il rame à tour de bras. Soudain l'aviron casse, le canot verse et voilà mon gaillard qui se baigne à contrecœur. Pendant ce temps chacun avait voulu voir la demeure de l'ennemi. C'était comme une grosse boule énorme et mystérieuse. On n'avait jamais vu chose pareille. Que peut bien être ceci? Les oursons trahirent le secret. "C'est la chaleur que notre père a ramassée là." Et eux se nourrissaient évidemment de la cendre qui en tombait. Aussitôt on vole la chaleur au malheureux ours qui nage toujours vers la terre. On l'emporte, on se la transmet de l'un à l'autre et on revient en son pays. Les deux derniers qui la transportent furent la loche qui se traîne depuis longtemps et son confrère le brochet. Mais celui-ci, les dents trop pointues, la creva de suite (et c'est pourquoi on le regarde depuis comme le dernier des poissons). L'ours qui, de sa demeure, suivait toutes les péripéties des voleurs s'écria alors: "Désormais, jusqu'à la fin des temps, la chaleur et le froid se succéderont tour à tour." Et voilà comment depuis l'hiver alterne toujours avec l'été et c'est merveilleux que l'ours s'endort tout l'hiver sans remuer, ni manger, ni boire, et quand il veut sortir de son antre la chaleur revient sur la terre avec le printemps.

Le brochet donc avait déchiré la boule de chaleur. Aussitôt l'atmosphère devint embrasé toute la neige amoncelée depuis si longtemps se fondit. De là un déluge. La terre paraissait encore par place pourtant. Mais une telle quantité d'eau était fort gênante. Or voici qu'un immense oiseau le "Tulkkuzhi"*. Il but toute cette eau qui couvrait la terre et voici un nouveau péril. Tous mourraient de soif.

Le Tulkkuzhi était là cuvant son eau et ne remuant pas plus qu'un mort. Chacun l'entoure et voudrait bien lui ouvrir le ventre. Mais on n'ose le faire. Si on allait manquer! On le flatte, on le remercie, on le flatte pour détourner son attention. Pendant ce temps on appelle le lynx. "Rien ne résiste à tes griffes pointues, va et ouvre-lui le ventre que nous ne mourrions pas de soif. C'est pour toi comme pour nous."

* "Son nom n'a point de signification en montagnais et on ne sait ce qu'il était, d'où il venait."

Le lynx s'approche, fait patte de velour, écarte les plumes, et caresse toujours. "Oh que les mains de mon petit fils le lynx sont douces," roucoule Tulkkuzhi riant. Il n'avait pas achevé ces mots que l'eau coulait en abondance. Le lynx lui avait percé le ventre. Mais cette fois, l'eau n'inonde pas la terre. Elle forme des rivières, des lacs comme ils sont aujourd'hui. Et depuis il n'y a plus eu de déluge[1].

LES MARINGOUINS

Il y avait une fois un géant qui s'appelait Ozhin'tezhe[2]. Cet homme était sorti de terre, on ne sait trop comment les hommes le tuèrent. Ils hachèrent son corps en mille petits morceaux qu'ils envoyèrent dans l'eau, car ceci se passait au bord du lac. Les poissons avides se saisissaient de ses chairs. La peau du ventre fut jetée la dernière et ce fut la loche qui s'en empara. Le crâne cependant était resté sur le rivage, et voilà que d'eux-mêmes ses ossements se remuent. Le crâne roule, roule toujours. Les hommes impatientés le jettent finalement à l'eau, mais il revient à terre. On le jette encore à l'eau, et il revient encore. Alors quelqu'un se met en tête de l'écraser. Aussitôt il en sort des milliers de maringouins. Le ciel en est couvert et le jour obscurci. Ils se répandent dans tout le pays et tourmentent depuis tous les Montagnais. Or celui qui avait broyé le crâne a succombé aux morsures des maringouins. Il ne put jamais les éloigner de sa personne ni par la boucane, ni par aucun autre moyen, et ce fut ainsi qu'il mourut.

Et depuis lors, il y a des maringouins dans les pays du Nord et les peuples des autres contrées n'en sont point tourmentés.

[1] "Et moi je pense que c'est heureux, car si la 2ième histoire ne parle pas de canard, elle me paraît à elle même un fameux canard Montagnais, comparable tout au moins au fameux "An Kaulik de la 1ère."

Dans une lettre à sa mère, le 4 janvier 1851, le père Alexandre Taché, o.m.i., missionnaire à l'Ile-à-la-Crosse, parle en quelques mots des croyances des Montagnais: "Dans l'histoire de leur déluge, ils remplacent l'arche par une petite île flottante sur laquelle quatre personnes, des animaux et des oiseaux trouvèrent leur salut et échappèrent à la ruine générale. Une pareille tradition, trouvée chez un peuple infidèle au dix-neuvième siècle, étonnerait, je suppose, l'ignorante incrédulité des philosophes du dix-huitième." (*Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 10 (mars 1953), p. 10).

[2] "Nom dont on ne connaît pas la signification."

Tepatshimuatun Mars 90

Légende indienne
LA CRÉATION DE LA TERRE

Le monde a commencé quand, un jour, on ne sait au juste pourquoi, le grand chef du ciel, devint jaloux de sa femme.

Dans sa colère, il déracina le grand arbre de la lumière et par le trou ainsi fait par le firmament, il y jeta sa femme.

Et, comme la femme du ciel tombait vers l'océan sans fond, tous les oiseaux aquatiques, les outardes, les huards, les canards, les goélands, s'élevèrent par milliers, à sa rencontre...

Et en rangs serrés formèrent une immense litière sur laquelle vint se déposer la femme du ciel.

Pendant ce temps, le loup, lui, monté sur le dos d'une grande oie blanche, parcourait les mers du monde...

Invitant tous les poissons de la mer ainsi que les rats-musqués et les loutres...
À plonger sans relâche au fond de l'océan...
Afin d'en remonter la gueule pleine de boue...
Et de déposer cette boue sur le dos de la tortue qui avait émergée.

La boue ainsi amenée sur le dos de la tortue était battue par les grandes queues de castor, afin de les rendre dure.

Ainsi, le cortège des oiseaux, déposé, bien délicatement sur cette terre nouvelle, la femme du grand chef du ciel...
Devint par la suite notre Mère-Terre...
Qui donne aux Indiens...
La nourriture, le vêtement, la chasse.

Innu atanukan
USHKAT E TUKUAK (TUKUT) ASSI

Eukuan umue ishitshitshipanipan ushkat e tanan(u)t ute assit, kapuetenupan itakanu ne uashkut utshimau, apu tshissenimakant tshekuanu uet kakuentak.

Eshpish mishta tshishuapit kue pakuatshipitat mishtukua, eku nenu kaut pakuatshipitat mishtukua pikuanianu, nukuanu uashkunu, ekute nte niatshipitat utishkuema itakanu.

Eku ne ishkueu kue patshishint, eku ntshent kassinu missipat (shishipat) aishinakushit nishkat, umuakuat tshiashkuat nataueuat nenua ishkueua.

Kue mamaupaniht ntshent missipat (shishipat) miam ne ashpishimun eshinakushiht ekute nte piatshint ishkueu itakanu.

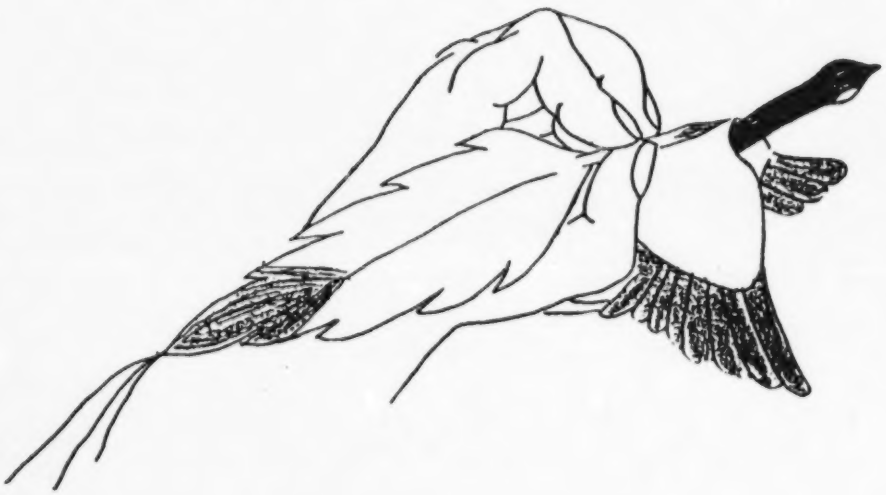
Eku ne maikan, papampanu, nte takut ushpishkuanit uapishka pushit itakanu...

Kue itat nenua kassinu aueshisha tumpekut katant(i) nameshaut a itshashkuamak nenu ntshukua tshetshi kutshint(i)...
Ashassua tshetshi natauant(i)...
Nete takut ushpishkuanit mishtnakua tshetshi pushiakanit(i) ashassua...

Eku katshi anatau nenua ashassua nete takut ushpishkuanit mishtnakua, kue amishku, papakauaht nenua ashussua, ushuiau apashtauat, itakanuat, anu tshetshi tshitaushintt ashassua...

Ekute nte assit kue patshitinaht metikat missipat (shishipat) nenua ishkueua itakanuat.
Eukuan ne uet tshi tukuak (tukut) tshitassinu inanu.
Uet tshi Innuat tukuannit tshemitshit tshekuanu, uet tshi uetashpishuht mak uet tshi natauiht.

CHAPITRE III



L E T E M P S E T L ' E S P A C E

RÉFLEXION

"NOUS VOYONS LES CULTURES SOUS FORME DE PARTIES CONSTITUTIVES D'UN CERCLE PLUTÔT QUE DE FAÇON PYRAMIDALE OÙ L'UNE D'ENTRE ELLES DEVRAIT ÊTRE PRÉDOMINANTE."

Robert Vachon
(Centre Interculturel Monchawin)
Montréal

La mesure du temps

Le temps vécu

Le temps psychologique: la durée

Le temps social

Attendre:

L'ESPACE

L'occupation de l'espace nous en dit long sur la culture d'un peuple.

Espace vital:

Le cercle:

La réserve:

LE CONCEPT DU TEMPS

EXTRAIT DU DOCUMENT

INTRODUCTION À LA VARIABILITÉ-CULTURELLE

PRÉPARÉ PAR SYLVIE VINCENT

Le temps nous est présenté comme un continuum, tout comme l'espace.

Devant cet infini l'humain se choisit des points de repères stables et réguliers. Ensuite il découpe et crée artificiellement des blocs séparés les uns des autres. (une année, un kilomètre, un mètre carré).

C'est le renouvellement de certains phénomènes qui a permis d'imaginer des cycles dont la répétition rythme l'existence.

Chez les occidentaux on parle de siècle, mois, années, basés sur le soleil -

- par rapport aux étoiles
- phases de la lune
- Alternance de clarté et d'obscurité
- transformation du milieu sous l'action de variations de température

Mais les cycles eux-mêmes ne sont pas universels.

Cycle quotidien

En général, nous distinguons le jour de la nuit et, dans la journée, nous distingons le matin, le midi, l'après-midi et le soir. L'enfant apprendra sans doute que s'il veut être plus précis, il a aussi à sa disposition des termes comme "matinée" pour désigner la période du matin qui va du point du jour à midi et des termes comme "aube" et "aurore" pour désigner les premières heures du jour. Mais il ne saura pas, la plupart du temps, que l'aube ce sont les toutes premières lueurs du jour tandis que l'aurore c'est le moment où l'horizon prend déjà une teinte rougeâtre. Or, ces distinctions paraîtraient grossières à des Amérindiens de souche algonquienne comme les Ojibwas qui ont trouvé utile de découper la période du lever du jour de façon beaucoup plus précise. La langue des Saulteaux, par exemple, groupe Ojibwas de l'est du lac Winnipeg, comprend pour identifier les différents moments du lever du jour des termes que l'on ne peut pas traduire car il n'existe pas d'équivalent en français (mais dont on peut indiquer le sens par des périphrases) et qui sont les suivants :

pi-taban	désigne les premières lueurs à l'est, alors qu'il fait encore sombre;
tci-bwasagatik	désigne le moment où le soleil n'a pas encore apparu mais où l'on commence à distinguer les choses autour de soi;
miskiwanagate	désigne le moment où le soleil n'est toujours pas apparent mais où sa lumière teinte de rouge la cime des arbres;

ànämatikèpi-agotcinggi-zis	signifie que le soleil est encore derrière les arbres;
ékwanakak épi-agotcinggi-zis	désigne le moment où le soleil se tient juste à la cime des arbres;
ni-onindjèpi-api.'tagotcing	indique que le soleil est au-dessus des arbres à une distance qui équivaut à la largeur d'une main;
pezagwakwagan èpi-api'tagotcing	désigne le moment où le soleil est au-dessus des arbres à une distance qui équivaut à un pouce plus un majeur, soit environ la largeur de deux mains (d'après Hallowell 1937: 654).

Le reste de la journée est découpé en unités plus grandes. Nous avons là l'exemple de divisions temporelles basées sur l'observation des mêmes événements naturels que ceux qui ont été considérés comme pertinents par la société occidentale (et par l'humanité dans son ensemble) soit la lente apparition du soleil. La seule différence réside dans la précision du découpage et dans la référence constante à la ligne des arbres influencée par le milieu dans lequel vivent les Saulteaux (forêt du Subarctique). D'autres sociétés subdivisent la journée en se basant sur les activités qui s'y déroulent: traite et soin du bétail, travail dans les champs, et d'autres, ces activités elles-mêmes étant en réalité déterminées par la position du soleil dans le ciel. Or toutes les sociétés ne partagent pas le même milieu ni les mêmes activités. Rien d'étonnant donc à ce qu'elles ne découpent pas le temps de la même façon.

Cycle hebdomadaire

Certaines cultures n'ont pas trouvé nécessaire de subdiviser le temps de façon aussi précise. Et même à des niveaux plus larges, découper le temps n'est pas toujours considéré comme obligatoire. Ainsi les sociétés nomades du Nord du Canada (Algonquiens, Inuit) n'avaient pas de catégories entre l'unité jour/nuit et l'unité du mois lunaire. Ces sociétés ne s'embarrassaient pas des semaines avant d'être en contact avec des représentants des cultures occidentales, particulièrement les missionnaires. Ceux-ci en effet insistèrent sur le repos du dimanche et pourvurent les Amérindiens et les Inuit de calendriers où ils devraient marquer ou repérer le 7e jour. Il a fallu alors inventer les noms que l'on donnerait aux jours.

Chez les Ojibwas dont nous avons parlé plus haut, c'est le samedi qui est désigné par un terme spécial: "farine" ou "pain" car c'était le samedi que la Compagnie de la Baie d'Hudson payait ses employés. Les autres jours sont nommés, comme chez les Inuit du Labrador, en se référant au dimanche :

Lundi : jour où l'on cesse de prier
Mardi : deux jours après
Mercredi : la moitié de la semaine est passée
Jeudi : une grande moitié est passée
Vendredi : jour où cela approche
Samedi : jour de la farine
Dimanche : jour de la prière (Hallowell 1937: 659)

La semaine de sept jours nous vient probablement des Babyloniens qui avaient trouvé utile de fixer à intervalle régulier les jours de marché. Ailleurs dans le monde, des sociétés ont des semaines de cinq jours seulement comme dans certaines régions de l'Afrique bantou (Ruanda, Zaïre) (Kagame 1975: 121) ou de quatre jours comme au Tchad (Attali 1982:71). En Inde, en se basant sur la lune, on compte plutôt les jours par quinzaines, la "quinzaine claire" qui débute avec la nouvelle lune et la "quinzaine noire" qui commence avec la pleine lune (Panikkar 1975:93). On sait d'autre part que la révolution française tenta pendant douze ans d'imposer une semaine de dix jours se terminant par un jour férié. Bref la semaine est, elle aussi, un phénomène culturel. Si elle nous paraît normale, elle n'a rien d'universel.

Cycle mensuel, saisonnier, annuel

Notre calendrier est basé sur le cycle du soleil. Mais beaucoup de peuples, particulièrement les pasteurs et les chasseurs nomades ont préféré se référer au cycle de la lune. Le calendrier musulman, par exemple, comprend douze mois de 28 jours chacun. Déjà avant l'Islam.

Si les pays utilisant aussi le calendrier solaire, la vie musulmane reste marquée par le cycle de la lune dont le croissant apparaît d'ailleurs sur les drapeaux de la majorité des pays musulmans.

Les peuples autochtones du Canada se réfèrent également au cycle de la lune pour marquer le temps. Mais comme la lune ne crée pas elle-même d'événement qui permette de distinguer une période de celle qui la précède ou de celle qui la suit, le nom de chaque mois lunaire correspond à une activité qui à lieu à cette période de l'année: chasse de tel animal: cueillette de telle plante, ou à des phénomènes naturels: chute des feuilles, gel, éclosion des fleurs, arrivée des oiseaux migrateurs, etc. On comprendra dès lors que, même s'ils parlent des langues de même souche, les groupes algonquiens qui occupent des zones très diverses du Canada et des États-Unis ne désignent pas les mois de la même façon.

Quant aux saisons, c'est aussi l'observation de la nature qu'elles sont le plus souvent déterminées. C'est leur retour périodique qui marque l'écoulement d'une année et elles symbolisent fortement à la fois le passage du temps et sa division en cycles réguliers. Mais, si nous en percevons quatre, certaines cultures peuvent en compter cinq ou six ou même n'en reconnaître que deux principales:

> L'année en Inde est divisée généralement en six saisons: le printemps (vasantra), l'été (grîshma, saison chaude), la saison des pluies (varsha, la mousson), l'automne (sarad), l'hiver (hemanta) et la saison froide (sisira), intermédiaire entre l'hiver et le printemps.
>
> (Panikkar 1975: 94)

Dans la mythologie montagnaise, c'est surtout l'opposition entre l'hiver et l'été qui est apparente, même s'il existe des termes pour désigner d'autres saisons.

L'ORIGINE DES SAISONS SELON UN MYTHE MONTAGNAIS

La tradition orale montagnaise rapporte qu'autrefois certaines régions ne connaissaient que l'hiver tandis que les autres vivaient un été perpétuel. À la suite d'une longue histoire et pour consoler un enfant qui n'arrêtait pas de pleurer, un groupe de l'hiver décida d'aller voler l'été détenu sous forme d'oiseaux par les gens d'une région éloignée. Quand ces derniers, s'apercevant du rapt de l'été se lancèrent à la pour suite des voleurs, ceux-ci étaient déjà trop loin pour être rattrapés. Voyant qu'ils ne pourraient jamais récupérer les oiseaux, les gens de l'été proposèrent un marché:

Lorsqu'ils arrivèrent de l'autre côté de la montagne, ils comprirent aux bruits qu'ils faisaient que les autres avaient pris une bonne avance. "Nous n'arriverons jamais à les rattraper, dirent-ils. Si nous les appelions..." Ils crièrent alors: "L'hiver et l'été devraient aller et venir!" - "D'accord!", répondirent les autres. C'est là qu'ils ouvrirent le sac et libérèrent l'été. Quand ce fut fait, la neige se mit à fondre sous l'effet du soleil. Déjà les oiseaux s'étaient répandus partout. Et alors l'enfant se fit un arc et des flèches et se mit à tirer sur eux.

Et maintenant, combien y aura-t-il de lunes par hiver? demandèrent-ils à Caribou? Caribou répondit: "Autant qu'il y a de poils entre mes doigts de pieds!" - "Ce sera trop, dirent-ils, la neige s'accumulera tellement que tu ne pourras jamais creuser assez pour trouver ta nourriture. Et toi Castor qu'en penses-tu?" - "Il devrait y en avoir autant que j'ai de rayures sur ma queue" - "Ce sera trop. S'il y en avait autant que cela, tu resterais pris dans la glace et les tunnels s'englaceraient. Et toi, Geai gris, que suggères-tu?" - "Au tant que le nombre de mes poils" - "Ce sera trop dirent-ils; s'il y en avait autant que cela, tes petites branches sèches seraient emportées par le vent, et tu n'aurais rien à manger." - "D'accord!", répondit Geai. Soudain Pic maculé étendit les jambes. "Je crois pour ma part qu'il devrait y avoir six lunes dans un hiver!" Il avait six doigts de pieds. "D'accord, dirent-ils, c'est le nombre qui convient". C'est le nombre de lunes qu'il y a dans un hiver. Ils s'étaient inspirés des pattes du pic.

(Savard 1973: 16)

Temps continu, temps discontinu

C'est en créant l'alternance que l'on crée le temps. Par exemple, le mythe montagnais cité plus haut raconte dans un temps uniforme d'hiver perpétuel, un groupe a réussi à introduire des mois d'été et à créer ainsi des coupures dans la continuum du temps. À partir du moment où des coupures existent, où l'alternance est devenue réalité palpable, le pendule se met en marche, égrenant les saisons l'une après l'autre et l'on peut commencer à compter des unités temporelles, donc éventuellement à mesurer le temps qui passe. Dans le cas du récit dont il est question ici, le mouvement du pendule est représenté par le vol des oiseaux d'été. Ce sont ces oiseaux qui iront et viendront d'une région à l'autre, renvoyés comme des balles tous les six mois afin d'éviter que l'hiver ou l'été ne soient trop longs.

En général, lorsque le pendule arrive au bout de sa course, avant qu'il ne reparte en sens inverse ou pour l'obliger à repartir, l'humanité place une fête de la lumière, plus tard devenue Noël. L'espace d'une célébration le temps est comme suspendu, toute activité cesse qui n'est consacrée à ce temps mystérieux de la fête dont on sent bien qu'il est un temps sacré ou au moins un temps autre. Les fêtes ouvrent des interstices dans le temps séculier, elles arrêtent l'écoulement normal du temps. sont une façon de scander son passage et aussi de créer une régularité, un ordre dans ce qui autrement ne serait qu'un tout uniforme.

Créer et régulariser l'alternance sont des gestes essentiels pour l'humanité car ils permettent d'envisager l'avenir comme une répétition à peu de chose près du passé: l'avenir sera fait lui aussi d'alternances, d'oscillations entres les pôles opposés. Mais en même temps, cette vision du temps influe sur la notion de temps historique en ce sens que l'avenir n'y a pas tellement d'importance; il n'est pas perçu comme un but prometteur vers lequel on tend. On n'y court pas en toute hâte pour voir ce qu'il recèle. Les deux temps essentiels sont alors le présent et le passé, chacun d'eux pouvant être subdivisé à son tour. La tradition orale montagnaise, par exemple, comporte deux types de récits. Les uns (atanukan) relatent des faits très anciens que l'on pourrait dire mythiques et qui se sont passés alors que les formes humaines et animales n'étaient pas encore différenciées. Les personnages de ces récits sont eux-mêmes appelés Atanukan et ne sont pas des êtres humains tels que nous les connaissons aujourd'hui. Par opposition, les tipatshimun relatent des faits dont été témoins des hommes auxquels on peut s'identifier et que l'on peut souvent relier à soi par le biais du réseau généalogique. Donc une opposition atanukan/tipatshimun, temps des personnages mythiques / temps des hommes. Mais on peut, à l'intérieur des récits de type historique (tipatshimun), déceler d'autres oppositions: autrefois et aujourd'hui, c'est-à-dire l'époque des Anciens qui vivaient à même leurs territoires hors du contact avec les Eurocanadiens (époque pré-farine) et celle d'aujourd'hui (Vincent 1982). Dans ces récits, le passé n'est pas considéré comme lieu d'émergence d'un procès qui va

se réaliser dans le futur. On y met plutôt en valeur l'opposition avec le temps présent et l'on y cherche l'explication de phénomènes actuels: pourquoi le pékan a le bout de la queue fendue, pourquoi les saisons alternent, pourquoi on peut se dire maître de son territoire, etc. Traditionnellement, pour les Montagnais intéressés à leur histoire, il ne s'agissait probablement pas de reconstituer un mouvement, mais plutôt de repérer ici et là des moments clefs pour éclairer la situation vécue au présent.

Les Musulmans ont aussi une vision discontinue du temps et, selon Gardet, bien qu'ils utilisent les schématisations scientifiques et le temps nombré des Occidentaux, ils n'en gardent pas moins l'idée d'un temps fragmenté. et ceci influe évidemment sur la façon dont ils envisagent l'histoire:

> À parler abruptement, on pourrait dire que, dans une vue spécifiquement musulmane du monde, il y a "des histoires", mais non une histoire.
>
> (Gardet 1975: 236)

Le passé, pour les Musulmans, serait fait du passage de plusieurs prophètes qui, comme autant d'éclairs discontinus, ont illuminé la nuit d'ignorance dans laquelle sont plongés les hommes. L'histoire choisit de relater ces moments privilégiés.

> En toute rigueur, il ne s'agit ici d'une historique rectiligne (progressive), ni d'une histoire cyclique. On peut trouver des éléments de l'une et de l'autre, mais transposés selon une vue totalisante qui garde sa spécificité.
>
> (idem)

Il s'agit plutôt d'une histoire fragmentaire qui ne jette d'éclairage que sur certaines périodes et ne cherche pas forcément à les relier les unes aux autres (ibidem). Ces périodes sont en fait celles que Dieu a lui-même mises en valeur par la présence de ses envoyés ou prophètes. Dieu scande le nombre temps terrestre en y introduisant, à intervalles par lui-même fixés, des moments privilégiés qui rejoignent le temps mythique en ce sens que ce sont des temps de connaissance et de proximité de la sagesse divine. Et nous avons vu que, quelle que soit leur culture, les sociétés de la même façon scandent le morne temps humain en y introduisant à intervalles réguliers des fêtes et cérémonies, c'est-à-dire des moments privilégiés qui sont comme ouverts sur un autre temps. D'après Gardet, "aux yeux de la foi musulmane, la seule vraie "histoire" est celle que Dieu inscrit en filigrane dans les "fissures du temps" (ibidem: 238).

Les historiens musulmans pendant longtemps ont été des chroniqueurs préoccupés avant tout de contrôler leurs sources, c'est-à-dire de ne rapporter que les descriptions d'événements garanties par des témoins véridiques et parvenues à nous par une série de transmetteurs sûrs. Ils ne cherchaient pas à relier entre eux ces divers événements, renvoyant plutôt leur explication au monde divin.

> L'histoire, non plus que le temps, ne se "déroule" pas; elle est une discontinuité vécus de "moments" qui se succèdent, selon des connexions apparentes certes, mais dont la signification réelle reste enclose en l'immobile sarmad divin.

Il est donc évident que, pour représenter le temps historique par une ligne droite, il faut être de culture occidentale, plus précisément judéo-chrétienne, il faut attendre quelque chose de l'avenir, croire qu'il y a une orientation et un sens à l'histoire. Il est probable que l'enfant d'une autre culture ne pourra décrire la façon dont son groupe d'origine se représente le temps. Mais il est possible qu'un petit Algonquien ou un petit Musulman ait de la difficulté à assimiler la notion d'histoire rectiligne ou celle d'évolution omniprésentes dans le discours des historiens occidentaux.

Contrôle du temps et pouvoir

Le temps n'est pas un élément dont l'être humain soit entièrement esclave. Celui-ci s'est inventé des moyens pour contrôler. Chaque culture a ses rituels pour accélérer ou ralentir le passage du temps, régulariser les cycles, assurer l'alternance de la même façon que chaque société a ses techniques pour sortir du temps. Mais parfois le véritable jeu consiste à régler le temps des autres. Dans maintes sociétés, le contrôle du calendrier, des horloges, des divers instruments de mesure du temps est synonyme de pouvoir. Ce sont les autorités religieuses puis civiles qui, au Moyen-Âge, sonnent les cloches régulatrices des activités humaines, ce sont les patrons qui, plus tard, font hurler les sirènes des usines, marquant ainsi la cadence du temps ouvrier, et l'on pourrait multiplier les exemples de la prise en main par quelques-uns du temps des autres (voir Attali 1982). Car qui dit régulation du temps dit aussi ordre social et prise du pouvoir des uns au détriment des autres. Dans notre société, l'inexactitude est signe d'anarchie, le retard à l'école signe de désobéissance et de turbulence, l'incapacité à se soumettre aux horaires réguliers signe de primitivisme et tous ces manques de respect pour l'heure officielle méritent sanction. Il est rare par contre que l'on s'interroge sur la façon dont les autres conçoivent le temps et le vivent. On s'impatiente plutôt de leur façon de ne pas tenir compte de la norme créée par notre société et on les soupçonne de n'avoir aucune discipline.

Dans le même ordre d'idée, on peut se demander si l'enseignement du concept de temps historique n'est pas une façon de contrôler le passé des autres. Dans les cas des Amérindiens, il a souvent été dit qu'ils n'ont aucun sens de l'histoire, ce qui permet de nier à la fois leur passé et leur façon de concevoir et de mesurer le temps. Comme toutes les sociétés, nous avons tendance à nous imaginer que nous sommes au centre du monde, à ne raconter que notre histoire que la nôtre, autant de comportements qui, somme toute, sont universels et que l'on peut probablement corriger. Plus subtile cependant est la croyance à notre façon de raconter l'histoire. Comme si toute histoire devait être progressive, évolutionniste, tendue de façon rectiligne entre le passé plein d'ombres et d'ignorance et un avenir illuminé de gloire technologique et d'espoirs politiques et sociaux.

Imposer sa façon de concevoir le temps et l'histoire quand on enseigne à des enfants de culture différente de la sienne c'est sûrement meurtrir sinon annihiler l'identité qu'ils avaient commencé à se construire.

Ne pas informer les enfants de leur propre culture, leur faire croire que la façon occidentale de concevoir le temps et l'histoire est la seule possible, c'est les appauvrir, les confiner à un seul monde et peut-être faire qu'ils ne questionneront pas, le moment venu, leur mainmise sur le temps et sur le passé des autres.

Une lecture intéressante

1. Lecture du texte **Le temps** de Wilf Pelletier (WAWASHKESH).

2. Discussion en équipe:

   a) Qu'est-ce qui caractérise le "temps indien" d'après l'auteur?

   b) Le temps indien est-il du temps mesuré, vécu, social ou psychologique? Expliquez

   c) L'auteur nous dit que le temps est matière. Qu'est-ce que cela signifie?

   d) Déterminez quelle est l'importance du temps dans votre vie. Expliquez et donnez des exemples.

   e) Faites le relevé de tous les mots montagnais qui expriment le temps ou la division du temps: écrivez la traduction.

LE TEMPS

par

Wilf Pelletier (Wawashkesh)

Pour une bonne partie de mon peuple, vivant dans les réserves, la marée de citadins qui déferle sur lui en fin de semaine et tout au long de l'été, puis se retire, fait penser à la folie collective d'un troupeau en désordre. Au printemps, les lacs sont pris d'assaut par les pêcheurs pendant les fins de semaine alors que le reste de la semaine on n'y voit âme qui vive, même si le poisson saute partout. Pour mon peuple, c'est un comportement bien étrange et il pense que le citadin manque tout à fait de réalisme.

La plupart des guides indiens savent qu'il est impossible de donner satisfaction à leurs clients parce que la grande majorité des chasseurs de la ville tentent de faire pendant deux semaines ce qui en demanderait trois mois. Ils veulent tout faire et aller partout en même temps. Mon peuple trouve qu'il est bien dommage que ces gens n'aient que deux semaines par année pour faire ce qu'ils veulent. Mais ils ne connaissent pas de moyen magique qui pourrait prolonger ces deux semaines sur trois mois.

Je m'imagine que vous savez tous ce que veut dire le "temps Indiens?" Pour les Blancs, les Indiens ne tiennent pas compte du temps et ils sont toujours en retard. Si une réunion est fixée pour 14h, il est peu probable que ceux qui doivent s'y rendre soient là à 14h. Certains se présenteront à 14h30. La réunion débutera peut-être à 15h. Mais elle pourrait aussi bien ne pas débuter avant 16h.

Si des Blancs doivent être présents, ils seront probablement arrivés ponctuellement à 14h. Ils commenceront à manifester des signes d'impatience vers 14h30 Vers 15h, certains menaceront de s'en aller; d'autres suggéreront de débuter la réunion même si tous ne sont pas arrivés. Pendant ce temps, les Indiens présents se seront réunis dans un coin de la pièce pour converser entre eux et leurs fréquents éclats de rire témoigneront de leur joie de se rencontrer.

J'ai observé ce phénomène de nombreuses fois et je dois dire que j'éprouve souvent de la sympathie devant la frustration des Blancs. Mais, j'ignore quoi faire pour arranger les choses. L'homme le plus ponctuel que j'ai jamais rencontré se comporte toujours comme s'il était en retard. De fait, il ne cesse de répéter "je suis en retard", ou "je vais être en retard" tout en jetant un regard inquiet sur sa montre. J'ai rencontré ce genre d'homme bien des fois, mais je ne le connaîtrai jamais, parce que nous n'aurons jamais le temps de faire connaissance.

Il semble bien y avoir une différence fondamentale entre la perception que les Blancs ont du temps et celle qu'ont les Indiens. Les Blancs parlent de rendez-vous - qui, bien entendu, se situent à une date future. C'est ce qui les rend anxieux. Les Indiens parlent de la réalité - qui se situe dans le présent. Cela crée de la joie et du contentement. J'ai remarqué que la plupart des Blancs dépendent du temps. Pour les Indiens, il en va tout autrement. Le temps est à leur disposition. Le temps dépend d'eux.

La différence c'est peut-être parce que ce sont les Blancs qui ont inventé l'heure. Ils se sont basés sur la rotation de la terre qu'ils ont coupée en vingt-quatre pointes de tarte. Puis ils ont coupé chaque pointe en soixante plus petites portions et finalement chacune de ces petites portions en soixante autres portions minuscules. Ils ont appelé tout cela, les jours, les heures, les minutes et les secondes.

Ensuite, ils ont pris les activités ordonnées de la lune et tenté d'en insérer douze dans le cercle que la terre décrit autour du soleil. Ils les ont appelées segments, mois, et ils ont appelé le cercle année. Malheureusement, il y avait un tout petit morceau de trop. Ainsi, une fois tous les quatre ans, il y a une année bisextile où on ajoute un jour au mois de février. Pour ma part, je préférais de beaucoup une journée additionnelle en juillet.

Bien entendu, il y a les semaines. Cinquante-deux par année. Je me demande pourquoi mon peuple n'a pas pensé à faire cela? Pourquoi mes ancêtres n'ont-ils pas pris le flux circulaire de l'existence et ne l'ont-ils pas fragmenté en millions de pièces? Les savants Blancs ont eu tendance à croire que nous n'étions pas assez intelligents pour inventer le temps. Cependant, les Mayas et les Aztèques avaient des calendriers plus précis que celui qui est utilisté universellement.

Mon peuple observait beaucoup. Il connaissait la circonférence du cercle que vous appelez un jour et celui d'un mois et celui d'une année. Mes ancêtres tenaient leurs rendez-vous avec la terre, avec le soleil et entre eux. Mais ils n'ont rien inventé d'artificiel à imposer à la vie. Il n'avait pas de semaines - ni d'heures, de minutes ou de secondes - parce que rien de tel n'existe dans la nature.

Les temps favorables et les temps défavorables. Voilà peut-être une description suffisante du temps selon mon peuple. Et probablement tout comme vous ici, il s'efforçait beaucoup à ne connaître que des temps favorables. Pour y parvenir, il lui fallait composer avec le temps. Il lui fallait savoir quand l'écorce se détachait facilement des bouleaux; quand le saumon remontait dans les rivières; quand les diverses sortes de petits fruits étaient mûrs; quand il était temps de récolter le riz sauvage; quand semer le maïs, les courges, les pommes de terre et une foule d'autres légumes.

Mes ancêtres avaient de nombreux rendez-vous à tenir. Mais ils les tenaient à la manière dont coulent les rivières, non pas à celle dont l'horloge égrène les heures. Le temps arrivait à point. Ils ne se précipitaient pas au devant comme s'ils avaient été pressés d'arriver à l'avenir.

Pour mes ancêtres, les temps défavorables étaient attribuables à des circonstances hors de leur contrôle. Et les temps défavorables étaient souvent très pénibles et entraînaient la famine et la mort. Les gens qui vivent dans un temps fragmenté - celui des calendriers et des horloges - peuvent également connaître des temps défavorables de cette nature comme un tremblement de terre ou une tornade. Mais pour la plupart d'entre eux, les temps favorables et les temps défavorables se situent entre neuf et cinq heures.

Pour la plupart, la routine du travail obligatoire qu'ils doivent faire pour "gagner" leur vie est le temps défavorable. Nombreux sont ceux qui voient comme du temps favorable les heures passées loin du travail, ainsi ils sont satisfaits à la fin de leur journée de travail de simplement regarder la télévision ou lire le journal. Ceux qui sont coincés dans le piège du temps abstrait jouissent rarement du temps favorable.

Dans leur esprit, le "temps favorable" est aussi soumis à un ordre chronologique, il se passe après les "heures de travail" - en fêtes, danses et réunions sociales de toutes sortes. Il y a également d'autres sortes de "temps favorables" que l'on projette pendant ses jours de "congés". Ils les appellent "activités à l'extérieur". Mon peuple qui a toujours vécu à l'extérieur pense que c'est là une façon bien étrange de décrire les choses.

Les Blancs proposent de faire un pique-nique le samedi, mais cette journée-là il pleut. Alors, ils sont très amèrement déçus. Pourtant il a fait beau chaque jour de la semaine jusqu'au samedi. Certains diront "tant pis" et ils feront leur pique-nique pareil tout en étant mécontents et en manifestant leur mauvaise humeur. Ils ne sont pas mécontents d'eux-mêmes ni de leur manière de vivre qui les empêche de faire pique-nique par une belle journée. Ils sont de mauvaise humeur contre le temps qu'il fait!

A l'école, on m'a enseingé que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique. C'était écrit dans le livre que cela s'était passé en 1492. 1492! C'est cette date qui m'a porté à réfléchir. Voyez-vous, je ne crois pas qu'aucun de mes ancêtres ait su qu'il avait été découvert. Ainsi donc, je me suis demandé - s'ils avaient su - comment ils auraient bien pu situer cet événement selon leur idée du temps. C'est une question à laquelle je n'ai pas encore trouvé de réponse.

C'est à l'école que j'ai connu ma première expérience du temps marqué par l'horloge. Je n'ai pas appris grand chose à l'école. Mais j'ai appris que c'était l'horloge, bien plus que le maître, qui dirigeait les activités de l'école et, que le pire crime était d'être en retard à l'école. Mais moi, je ne vivais pas selon l'horloge. Et cela m'a attiré des ennuis.

Mon temps à moi me disait que si la journée était froide et pluvieuse, il était préférable de rester à l'intérieur. Même l'école était préférable au mauvais temps dehors. Mais, nombreuses étaient les journées chaudes et ensoleillées du printemps alors que toutes les fibres de mon être me criaient qu'il était fou de rester à l'intérieur. C'était le moment de sortir dans le vent et le soleil, de courir dans les champs et les bois.

Ainsi, donc, par les belles journées ensoleillées, je savais exactement quoi faire bien avant d'être arrivé à l'école. Une quinzaine de minute après être rendu en classe, je demandais la permission d'aller à la toilette. C'était une école de campagne et la toilette était une petite cabane à l'extérieur. On me refusait généralement la permission la première fois, et souvent aussi la deuxième. Finalement la maîtresse m'accordait la permission demandée pour la troisième fois et, tel un

lièvre, je disparaissais de l'école pour le reste de la journée. Bien sûr, mon stratagème n'a marché qu'une couple de fois avant que la maîtresse ne m'accorde plus sa confiance. Alors, elle a désigné un autre garçon pour m'accompagner à la toilette. Il devait s'assurer que je retourne immédiatement en classe. Une fois dehors, je saisissais le garçon par sa chemise et lui mettant mon poing sous le nez d'un air aussi menaçant que je le pouvais je lui disais: "Si tu tentes de m'empêcher de partir, je vais te donner une vraie raclée". Puis j'enjambais la vieille clôture et je m'enfuyais. Il était trop effrayé pour retourner seul en classe, ainsi la maîtresse perdait deux élèves au lieu d'un seul.

C'est également en classe qu'à l'âge de six ans, je fus pour la première fois confronté à ses références étranges à l'heure qui me jetaient dans la plus grande confusion et qui n'ont toujours aucun sens à mon avis. Dès notre arrivée à l'école le matin, la maîtresse nous disait quelque chose comme "Dépêchez-vous les enfants. Enlevez votre manteau et votre coiffure. Ne perdons pas plus de temps qu'il ne faut". Je me demandais comment on pouvait bien perdre du "temps". Je ne pouvais m'empêcher de regarder dans les coins ou sous les pupitres pour voir si le temps s'y dissimulait. Mais je me trompais.

Il m'a fallu du temps pour comprendre que le temps perdu ne se retrouve jamais. Mais on pouvait également faire autre chose de son temps. Parfois, quand nous avions été dociles, la maîtresse nous lisait une histoire. Elle nous faisait bien comprendre que l'histoire était une sorte de récompense, un intervalle au milieu du vrai travail scolaire qui était difficile. J'aimais bien les histoires et j'étais triste quand elle arrivaient à la fin. Aussitôt la lecture de l'histoire finie, la maîtresse sautait sur ses pieds et disait d'une voix irritable: "nous devons maintenant travailler très fort pour rattraper le temps perdu".

C'est ainsi que j'ai appris que si vous ne pouviez retrouver le temps perdu, vous pouviez vous faire pardonner le crime de l'avoir perdu en travaillant deux fois plus fort. Incidemment, j'ai aussi appris à associer les temps favorables au temps perdu - et les temps défavorables au temps gagné.

La pauvre maîtresse d'école était obsédée par le temps. Elle n'en finissait pas de nous répéter que le temps était précieux. Jamais une journée ne se passait sans qu'elle ne nous dise de ne pas perdre notre temps. Rien ne lui faisait plus plaisir que de nous faire découvrir des moyens d'apprendre plus vite pour épargner du temps. Il me semblait que ce qu'elle nous apprenait vraiment était comment aller vite. Vite, vite, vite. La vie est une course contre la montre.

N'est-il pas étrange de voir ce qu'on apprend - même à l'école - par rapport à ce qu'on nous enseigne? Je pense n'avoir pas appris grand chose en grammaire ou en arithmétique pendant ces années-là, mais j'en ai appris long sur le temps. J'ai appris qu'on pouvait perdre, gagner, épargner et gaspiller du temps. Plus tard, au cours de ma vie, quand j'ai entendu dire que le temps valait de l'argent, je fus entièrement d'accord.

Je me souviens, étant très jeune, avoir entendu une conversation entre mon père et un oncle qui s'apprêtait à partir en voyage. Mon oncle voulait savoir l'heure de départ du train. Mon père lui dit qu'il lui faudrait se procurer un horaire (littéralement: une "table horaire"). Et pour un certain temps je me suis imaginé une table avec une horloge au centre, de telle façon que les gens assis autour pouvaient tous voir l'heure. Une fois, j'ai entendu ma mère dire d'une voisine qu'elle avait du temps de reste (littéralement, qu'elle avait "du temps sur ses mains"). A la première occasion, j'ai regardé très attentivement les mains de cette dame et j'ai été déçu de ne rien découvrir de particulier. Elle ne portait même pas de montre bracelet.

Je possède une montre bracelet qui m'a été offerte en cadeau. J'ai appris l'heure, lorsque j'avais environ quinze ans. Je travaillais dans un camp de bûcheron et je ne me fiais pas au contrôleur des heures de travail. Mais je pense bien que je n'ai jamais attaché grande importance à cette montre, à l'encontre de la plupart des gens pour qui une montre est un objet de précision nécessaire sur lequel ils peuvent se fier et qui leur permet en quelque sorte de vivre mieux. Moi, je trouve qu'une montre est une merveilleux ensemble d'engrenages, de roues et de ressorts. J'aime bien ouvrir le boîtier de ma montre et regarder fonctionner ces merveilleux petits rouages si fragiles. Si la vitre de ma montre était dessous au lieu de dessus, je crois bien que je la porterais jour et nuit pour la voir fonctionner.

J'avais l'habitude de la porter tous les jours mais je n'y prêtais pas attention. Je suppose que je la portais simplement parce que je l'avais, comme une sorte d'obligation, par exemple comme porter un pajama. Quand on vous fait cadeau d'un pajama à Noël, vous vous sentez obligé de le porter, même si, à bien y penser, il est plutôt stupide de s'habiller pour aller au lit.

Je me demande parfois ce qui arriverait si les montres avaient un tic tac syncopé. Supposons que votre montre ait un rythme de musique rock et la mienne un rythme de blues? Quelle sortes de rendez-vous pourrions-nous tenir? Et à quel sorte d'horaire aurions-nous à obéir?

Pour ma part je n'ai jamais été capable de tirer de ma montre l'information qu'elle est censée donner. La montre indique les heures, les minutes et les secondes qui sont des unités de temps. Je n'ai jamais pu me représenter le temps en unités, et, je ne me fie pas aux choses qui ne sont pas tangibles, je mets leur existence en doute.

J'ai essayé pourtant. J'ai passé bien du temps à regarder la petite aiguille des secondes faire le tour du cadran. Je l'ai mise à mon oreille et j'ai écouté sa petite voix qui égrenait doucement les heures - tic, tic, tic. Puis je me suis dit: "Wilfred, attrape une de ces petites secondes et tu verras de quoi elle a l'air". Alors, je me mettais à l'affût comme un chat prêt à bondir sur une souris. Puis, je me disais,

"Ca y est!.....Là.....Voilà une seconde."

"Non.....je l'ai manquée."

"Allons.....essayons encore une fois."

"Ca y est.....voilà une seconde."

"Non.....je l'ai encore manquée".

Il m'est arrivé d'essayer pendant plus d'une heure d'attraper une de ces secondes pour vraiment savoir ce qu'une seconde a l'air. Mais je n'ai jamais réussi.

Alors, je me suis dit: "Les secondes sont trop petites et trop rapides. Je vais essayer d'attraper une minute. Alors, je regardais l'aiguille des minutes tout en surveillant la petite aiguille des secondes du coin de l'oeil jusqu'à ce qu'elle ait bouclé le cercle entier. Puis je disais: "Voilà.....ça c'est une minute".

Alors je fermais les yeux et tentais vraiment de ressentir ce qu'était une minute. Mais ça n'a jamais marché. Je n'ai jamais rien ressenti. Cela aurait pu aussi bien être une demi-minute que cinq munutes.

La vérité c'est que même la meilleure montre ne renferme pas la moindre parcelle de temps. Le temps n'est pas enfermé dans un appareil. Le temps n'est pas les heures, les minutes et les secondes. Le temps est la continuité de l'expérience. Le sentiment que nous avons du passage du temps est strictement en rapport avec l'heure présente - c'est-à-dire notre implication dans ce qui se passe ici, maintenant. Quand l'implication est minimale et l'intérêt léger, l'anxiété augmente. Alors vous attendez avec anxiété que quelque chose d'intéressant se produise.

Le temps passé à attendre est long, peu importe ce que dit la montre. Quand vous étiez un petit enfant pur et heureux par exemple, combien de temps à vos yeux durait l'heure que vous passiez à l'église le dimanche avec vos parents? Quand vous étiez à l'école primaire, quelle était la longueur de la dernière semaine d'école avant les vacances d'été? L'attente est un enfer qui consume les semaines, les jours et les heures, qui peuvent vous paraître comme des mois, des années et des décennies.

Les enfants et les Indiens s'impliquent totalement dans le moment présent. Et cet espace de temps est sans limite. Mais les enfants et les Indiens sont aussi forcés de se conformer à des routines et des horaires - à quel prix? Le moment présent est éternel pour eux. Et seuls ceux qui vivent dans le moment présent connaissent l'éternité de la vie.

Le temps est peut-être rien de plus que ce que chacun tire des expériences de sa propre vie. Si cela est vrai, je dirais qu'en premier lieu mes expériences les plus riches ont été intemporelles - hors du temps. En second lieu, il y a celles quand l'existence s'harmonisait parfaitement avec la première neige - la saison du sirop d'érable. Les plus inutiles et malheureuses étaient celles où mon existence devait se conformer à des horaires et des rendez-vous.

On a toujours dit que les peuples des pays occidentaux sont matérialistes. A mon avis, ils ne sont pas du tout matérialistes. Ils sont abstractionistes. Ils passent toute leur vie à manipuler des abstractions au lieu de manipuler, former et utiliser les vraies matières. Ils apprennent cela, parce que c'est

l'essence même de la techonologie occidentale. Et le résultat de leurs efforts combinés s'appelle "gestion".

En d'autres mots, cela veut dire que les forêts qui poussent depuis le commencement du monde doivent maintenant être soumises à une gestion.

Les rivières qui coulent librement depuis toujours doivent maintenant être l'objet de gestion.

On soumet tout à la gestion, les poissons, le gibier, les oiseaux, même les insectes.

On soumet également les gens à la gestion. Ils sont de plus en plus nombreux ceux qui n'aiment pas cela, et ils commencent à le manifester avec violence.

La gestion est le dérivé de la réglementation. Les règlements font abstraction de la réalité. La vie s'écoule en suivant des courbes et son débit est équilibré et rythmé. Ceux qui veulent mettre de l'ordre dans le chaos de l'Arctique canadien ou ailleurs feraient bien de s'en souvenir. C'est la réalité.

Les horloges et les calendriers règlent l'écoulement du temps de la même manière que le pas d'oie militaire règle le flot et le rythme des pas.

Les lignes des levés asservissent le déroulement des espaces et les clôtures violent l'ondulation rythmée des collines et des vallées.

L'argent régularise le flux de l'abondance.
L'éducation règle le rythme de l'apprentissage.
Les jeux imposent des règles aux amusements.
Le mariage tente de régulariser l'amour.
La religion tente de régulariser les merveille, mais elle les détruit quand l'enfant est encore au berceau.

Contrairement à la croyance populaire, la réglementation engendre la privation. La réglementation monétaire de l'abondance provoque l'énorme amoncellement de produits d'une part et des classes défavorisées d'autre part.

La réglementation du temps provoque la plainte chronique et universelle qui fait dire: "Je n'ai jamais assez de temps".

La réglementation des espaces au moyen de la division des superficies dépossède la plupart d'entre nous en nous interdisant l'accès aux neuf dizièmes de la superficie terrestre.

La réglementation de l'apprentissage a permis à la plupart d'entre nous d'acquérir tellement de connaissances que nous sommes peut-être trop ignorants pour survivre.

Toute ma vie, j'ai entendu les Blancs se plaindre du "système". Mais je n'ai jamais entendu personne exprimer le désir de sortir d'aucun des systèmes. Chacun semble posséder le meilleur système qu'il veut promouvoir et imposer. Et les systèmes en question ont toujours été politiques et économiques. Un monde d'abstractions - c'est là la vraie oppression qu'ils ressentent - c'est là le système actuel. Un réseau inextricable d'abstractions. Et ils en sont prisonniers comme des mouches dans une toile d'araignée.

Les abstractions masquent la réalité. Les abstractions mystifient et confondent des gens à un point tel qu'ils ne savent plus s'ils sont dépossédés et asservis. Et, ils ne savent pas non plus à quel moment ils dépossèdent et asservissent les autres. Ils ne savent pas qu'ils sont prisonniers des institutions d'enseignement, coincés dans des professions, des emplois, des dénominations religieuses, des contrats de mariage, des partis politiques, des horaires... emprisonnés dans un système de vie - et exclus de la vie.

Mon peuple a toujours été matérialiste. Il a toujours vécu de la cueillette, de la chasse et de la collecte de choses qu'il trouvait dans l'environnement - et il transformait ces choses avec ses propres mains ou des outils qu'il fabriquait, il en faisait de la nouriture, des vêtement, des abris - moyens élémentaires de survie. Pour un peuple, le temps est également une matière - aussi tangible que l'air ou l'eau ... aussi vrai que la boue.

Pour lui, le temps est une sorte d'histoire vivante, qui est comprise entre le dernier nouveau-né et le plus ancien du groupe - un courant vivant d'expérience, découlant de ce qui s'est passé et pénétrant dans ce qui se passe maintenant et poursuivant sa route jusqu'à ce qui se passera bientôt. Et personne ne peut mesurer ce courant en unités ni en calculer le débit.

Aux yeux de mon peuple, le temps est implicitement partie de l'environnement et de l'expérience. Jamais nous ne ferons partie de la société dominante blanche, de sa conception de l'histoire. Nous ne serons également jamais absorbés par ses projections magnifiques et rutilantes de l'avenir. Nous allons rester nous-mêmes, dans un environnement d'ici et vivant nos expériences du moment.

Le temps, c'est tout ce qui existe. Il est impossible de le dissocier du reste de la vie pour l'accrocher au mur ou le placer autour du poignet du quelqu'un.

L'abondance, c'est tout ce qui existe. Et aucune somme d'argent ne pourra jamais mesurer les bienfaits du grand esprit.

La connaissance, c'est tout ce qui existe. Et jamais la connaissance ne sera emmurée dans une salle de classe ni organisée dans les pages des livres.

La religion, c'est tout ce qui existe. Et jamais la prière ne sera réservée à un jour de la semaine, ni enfermée dans les murs d'une cathédrale, fût-elle la plus somptueuse!

L'amour, c'est tout ce qui existe. Et jamais un contrat de mariage ne définira, ne protégera, ni ne contrôlera l'amour.

Les systèmes sont l'oeuvre de l'homme. Les systèmes sont des combinaisons logiques de pièces. Mais les pièces n'existent pas. Si cela vous semble illogique - c'est que la logique est absente. Il n'y a rien de logique dans la réalité. La logique des horloges et des calendriers n'existe qu'en tant que science de la manipulation des abstractions.

C'était l'automne.
Je cherchais quelque chose à faire.
C'est alors que je vis un homme sortir
ramasser du petit bois
pour son feu.
Voilà qu'il trouve une belle branche
et se penche
pour la ramasser.
Elle s'envola et se transforma en oiseau !
Quand il se retourna
vers le tas de branches
qu'il avait ramassées
elles étaient toutes en train de voler !
En cercle elles volaient, haut dans les airs !
Certaines se posèrent dans les arbres.
D'autres se mirent à chanter.
L'une construisit un nid
avec
les feuillages des autres !
J'étais là
et content : mon vœu marchait si bien.
C'était l'automne, je vous répète.
Quelques bandes d'oiseaux partaient
vers le sud.
Vous auriez dû voir son air
sur son visage
quand il vit son petit bois s'envoler vers le sud lui aussi.
Juste à la suite de quelques oies !
Ha !
Encore un bon tour à faire l'année prochaine
à quelqu'un d'autre.

L'OS À VOEUX
Poèmes narratifs des Indiens CREES des marais
Recueillis par Howard A. Norman
Les presses d'aujourd'hui 1982.

CHAPITRE IV

P A R D E L À L E S D I F F É R E N C E S !

DÉFINITION DU CONCEPT "RACE"

RÉFLEXION

"L'ÊTRE HUMAIN, OBLIGÉ À LA SOCIÉTÉ ET FORCÉ À CRÉER DE LA CULTURE, A DONC PRODUIT, À TRAVERS LA PLANÈTE ET AU FIL DES MILLÉNAIRES, UNE MULTITUDE DE SOLUTIONS SOCIALES ET CULTURELLES AFIN DE FAIRE FACE À CETTE DONNÉE D'ESPÈCE. NOUS POURRIONS SOUTENIR QU'UNE FOIS L'HUMANITÉ RÉPARTIE À PEU PRÈS PARTOUT SUR LA SURFACE DE LA PLANÈTE, LE PROCESSUS DE DIVERSIFICATION CULTUREL S'EST MIS À JOUER À PLEINE VAPEUR. CHACUN DANS SON ESPACE CULTIVAIT SA DIFFÉRENCE ET EN ÉTAIT FIER.

La nomenclature du mépris
Serge Bouchard

Recherches amérindiennes au Québec, Vol. XVI, no. 4, 1986-87

LE RACISME

Bases de transmission

Qu'est-ce que le RACISME ?

Pourquoi la notion de racisme a-t-elle pris une si grande importance ?

Pour nous, Attikameks et Montagnais, la base fondamentale de notre autonomie, c'est la reconnaissance de nos droits territoriaux. Retrouver nos territoires, pour vivre de la richesse qui s'y trouve et nous développer à notre manière, c'est la seule garantie véritable d'autonomie.

Ernest Ottawa

Vers une plus grande autonomie
Actes de la conférence des nations indiennes et inuit
7, 8 et 9 novembre 1988

1. Quand le racisme apparaît-il?

2. Comment se manifeste le racisme au cégep?

3. Proposez trois (3) moyens d'intervention efficace contre le racisme

RÉFLEXION

"Celui qui ne croit pas en sa différence n'a qu'à rejoindre la différence d'un autre. Car de deux choses l'une: ou la différence procure la fierté et vaut pro-fondément la peine d'être cultivée ou elle meurt au profit d'une autre différence."

CHAPITRE V

L'IDENTITÉ

Les idées, les pensées, les buts et les souhaits des nations autochtones sont et semblent toujours dépendre de leur lieu d'origine, de la perception, de leur identité, de leurs débuts, de leurs racines historiques, de leurs langue et de la culture qui entoure tous ces facteurs.

Joseph Norton
Actes de la conférence
des nations indiennes et inuit
du Québec
Novembre 1988

Vers une plus grande autonomie

Une des principales conditions de viabilité d'une culture c'est la fierté et l'affirmation constante des individus qui y appartiennent.

Quels sont les principales valeurs de la culture amérindienne?

Le rythme de développement réel des communautés et organismes autochtones sera toujours fonction du rythme de croissance des ressources autochtone.

Germain Paul
Conférence des nations
indiennes Inuit du Québec
Novembre 1988

Vers une plus grande autonomie

X
Nationalité et identité

Tout individu a droit à une nationalité. Nul ne peut être arbitrairement privé de sa nationalité, ni du droit de changer sa nationalité.
Article 15, DUDH

Dans chacun des chapitres précédents, nous avons vu comment les "Indiens" avaient été trompés et dépouillés de leurs droits par les gouvernements coloniaux qui étaient censés les protéger. Chaque exemple cité pourrait être multiplié des centaines de fois le long de l'histoire de ce pays. Comment pouvons-nous prévenir de telles injustices à l'avenir? Il faudrait tout d'abord, et cela est primordial, que les autochtones cessent de s'appeler "Indiens" s'ils veulent retrouver leurs droits et reconquérir leur liberté.

Comment reconquérir la liberté quand nous ne cessons de nous asservir en adoptant un nom qui ne nous représente pas? L'Inde, deuxième pays le plus peuplé au monde avec ses huit cent millions d'habitants, est la nation indienne. Il est ridicule pour les autochtones du Canada de demander aux Nations Unies de reconnaître une nation indienne qui n'a jamais existé ici alors qu'en fait les autochtones existent comme entités distinctes. Nul besoin de nous battre pour des illusions alors que le chemin de la vérité est déjà bien tracé. Ce qu'il nous faut, c'est une action patriotique aborigène.

Le terme "Indien", utilisé délibérément, est un nom erroné pour désigner les premières nations, tribus et peuples qui ont habité ce pays des milliers d'années avant l'arrivée des usurpateurs européens. Le mot "Indiens" est sans l'ombre d'un doute le plus grand mensonge de l'occupation coloniale. L'étiquette cache insidieusement la vérité de notre héritage. Son utilisation a vicié tous les aspects de la véritable nationalité et identité des sociétés indigènes qui ont évolué sur le continent nord-américain. L'histoire et

l'image déformée que donne cette falsification délibérée tiennent du préjugé racial qui ne peut servir de fondement à aucune tentative sérieuse de consacrer la justice et l'égalité dans une constitution.

C'est Christophe Colomb qui serait l'auteur de cette fameuse étiquette. Comme tout élève le sait, Colomb, qui cherchait un raccourci vers l'orient et qui ignorait l'existence du grand continent américain, a pensé qu'il était arrivé en Inde lorsqu'il a mis pied à terre ici. L'image "Indien" a été reprise par les historiens de l'époque coloniale qui ont affublé les peuples indigènes d'autres attributs et des pires traits de caractère. Les livres d'histoire de nos enfants aujourd'hui sont encore remplis de propagande raciste et n'indiquent pas que les peuples indigènes luttaient pour protéger leurs terres. Hollywood est venue par la suite et, reprenant la vision de l'histoire déformée, a produit des films qui projetaient des mensonges monumentaux et qui inspiraient des sentiments de haine. Il n'était plus question d'envahisseur fourbe mais d'aborigènes fourbes. D'où le syndrome suivant: "un bon Indien est un Indien mort", pour justifier le massacre et l'emprisonnement des habitants aborigènes. Une déformation plus subtile a été transmise par la radio dans le feuilleton "The Lone Ranger" qui projetait une relation maître-serviteur en la personne de Tonto, le bon Indien, le laquais servile et presque illettré. Nous sommes encore marqués par l'image sale et corrompue que les gouvernements et les média exploitent au maximum pour repousser et discréditer les efforts des autochtones qui cherchent à s'affirmer et à retrouver leur dignité.

L'abandon de cette fausse image ne peut être qu'utile: nous y gagnerons en dignité, en identité authentique, en fierté en notre héritage et en notre propre personne. Délaisser la vieille image signifie construire une image qui reflète l'appartenance à la terre et l'harmonie avec la terre. Cela encouragera le mouvement autochtone qu'en termes anthropologiques on appelle le nativisme (15).

Selon la convention internationale, le droit à l'identité est le droit de la personne. Ceci soulève la question fondamentale sur le sens du mot "Indien" dans l'esprit de l'autochtone. Il est malheureux que certains groupes autochtones persistent à utiliser cette étiquette puisqu'elle ne représente aucune nation ou tribu autochtone de ce pays. L'explication la plus vraisemblable de ce paradoxe est la *colonisation de la pensée*. Il y a eu confusion parce que les peuples autochtones ont accepté cette étiquette à un moment où peu d'entre eux en comprenaient la portée. D'autres continuent

à utiliser cette étiquette parce qu'ils entretiennent avec le ministère des Affaires indiennes des rapports du genre Lone Ranger – Tonto.

La loi raciste intitulée Loi sur les Indiens a provoqué les ravages de l'assimilation et du génocide; elle a divisé les familles et les communautés et les a dressées les unes contre les autres. Elle a déformé notre image pour effacer toute trace de notre existence et de notre héritage. Elle a usurpé notre terre par la force, le subterfuge et la supercherie afin d'en exploiter et d'en contrôler les ressources. Maintenant, ces mêmes colonisateurs prétendent établir nos droits à l'existence comme si les droits de l'homme étaient une prérogative coloniale. C'est là une étrange machination dans un pays qui est censé défendre la démocratie et les droits fondamentaux des êtres humains, un pays qui a récemment procédé à la rédaction d'une nouvelle constitution.

Afin d'illustrer la question de l'identité, j'aimerais préciser ici que mes ancêtres autochtones proviennent de Nishnabe (16). La nation Nishnabe habite le bassin hydrographique de la vallée de l'Outaouais, une superficie d'environ 400 milles de longueur et de 200 milles de profondeur, correspondant à peu près au territoire de la Tchécoslovaquie. Nous avons toujours été des Anishnabe. Le mot "Indien" est pour nous un symbole d'oppression. Utilisé comme nom à trait d'union, c'est une absurdité. À quoi cela sert de se faire appeler "Indien Anishnabe", "Indien Micmac", "Indien Nishga"? . . . À qui ce dédoublement de personnalité schizophrène peut-il être utile? C'est une déformation plus poussée de l'identité. Qui a entendu parler d'un "Indien Inuit"? Les Inuit étaient régis par la Loi sur les Indiens, au même titre que les Esquimaux, mais ils ont réussi à défendre leur identité naturelle et leur nationalité sans perdre leur statut de peuple indigène. Il est temps de suivre l'exemple des Inuit. Nous devons affirmer sans équivoque, nation par nation, tribu par tribu, notre nationalité, notre identité et notre allégeance. Nous devons porter le nom de la nation à laquelle nous appartenons.

En mai 1982, à la conférence de la fédération internationale des droits de l'homme à Montréal, le principal sujet de discussion était l'asservissement des peuples indigènes d'Amérique. Un délégué de la nation Aymara de la région des Andes boliviennes a attiré l'attention en affirmant qu'il était un "Indien Aymara". Lorsqu'on lui a demandé pourquoi il avait utilisé le mot "Indien", il a déclaré que lors d'une conférence des peuples indigènes, on lui avait dit de s'identifier comme un "Indien" afin de joindre ses efforts à ceux des peuples autochtones des États-Unis et du Canada. Il avait

de la sorte, en obéissant aveuglément à un contrôle étranger, accepté de déformer son identité en se pliant à une étiquette coloniale.

Cette parodie que nous nous infligeons pourrait entraîner de graves problèmes de communication à l'avenir puisque, en un sens global, nos droits aborigènes dépendent de nos racines indigènes. Le terme "Indien" utilisé domme identité indigène serait expédié sans ménagement devant une cour internationale et ne ferait que retarder la reconnaissance de nos droits.

Dans sa Déclaration universelle, l'Organisation des Nations Unies a défini de façon assez complète les droits des nations et des peuples colonisés des autres continents et elle continue à agir en ce sens en favorisant l'autodétermination de pays comme la Namibie. Il n'en demeure pas moins, cependant, qu'il appartient aux peuples indigènes de l'hémisphère occidental de définir eux-mêmes leur liberté et de la formuler. La majorité des voix sont étouffées par les gouvernements dictatoriaux qui contrôlent les média et les organismes qui pourraient apporter des changements. En comparaison avec d'autres pays, les Canadiens jouissent d'une plus grande liberté. C'est cette liberté relative qui permet d'espérer l'établissement de droits de l'homme pour les peuples autochtones.

Cependant, les autochtones qui se définissent de façon trop étroite à titre de Canadiens doivent s'attendre à très peu de justice en vertu de l'actuelle Constitution. La Constitution a été entièrement conçue par des gouvernements de colonisateurs afin de mieux servir les intérêts des colonisateurs. Pour les autochtones, la nation "canadienne" comme nationalité légitime est sérieusement remise en question en vertu de l'article 15 de la Déclaration de l'ONU. Nous n'avons pas besoin du terme "canadien" pour sanctionner notre identité nationale, alors que nous avons déjà un héritage qui définit notre propre nationalité.

Quelles possibilités s'offrent à nous après trois cents ans d'utilisation du faux nom d'"Indiens"? C'est à notre propre peuple qu'il appartient tout d'abord de veiller à corriger cette erreur. La nationalité est l'un des droits fondamentaux de l'homme. À titre d'individus et de nations, nous ne sommes pas des "Indiens". Il est temps de nous manifester et de nous affirmer de sorte que notre identité première puisse être reconnue dans la Constitution canadienne. L'autre possibilité consiste à ne pas tenir compte de l'actuelle Constitution et à créer une constitution autochtone qui nous soit propre.

La volonté de survivre
Les autochtones et la constitution
Kermol A. Moore
Ed. Hyperborée
Racines amérindiennes, 1983

Georges Sioui Wendayete / aux étudiants
n° 196-197, 2e/33, 2e/4-5e août - octobre 1991
Peuples, autrement

GEORGES EMERY SIOUI WENDAYETE

LETTRE AU PREMIER MINISTRE DE L'INDE

Wendake, Canada, 12 octobre 1992

Très cher et honoré Président,

Permettez-moi d'abord de vous saluer au nom de la nation la plus récemment reconnue de la terre (bien que possiblement l'une des plus anciennes), la Nation indienne d'Amérique, dont je suis le premier Chef Suprême.

L'an dernier, avant la déclaration officielle de l'Assemblée mondiale des Nations reconnaissant notre nation, j'avais proposé à notre Conseil national, dont j'étais le vice-président, que notre première démarche diplomatique officielle vous soit adressée. Le Conseil national avait alors accueilli avec empressement ma proposition.

Le Conseil et moi-même savons pertinemment que cette démarche diplomatique paraîtra étrange à votre Excellence, mais je dirai dès à présent qu'elle n'est en aucune façon plus étrange que le sort fait à notre nation, qui est d'ailleurs à l'origine de notre requête.

Il y a cinq cents ans aujourd'hui, un accident est survenu qui presque aussitôt changea le cours de l'histoire ainsi que la représentation du monde dans son ensemble:

Georges Sioui est un Huron Wendat de Wendake. Conférencier, poète et musicien, il est aussi l'auteur de Pour une autohistoire amérindienne, *un essai paru en 1989 aux Presses de l'Université Laval. Le texte suivant fut d'abord écrit en anglais, au printemps 1980.*

un marin européen, Christophe Colomb, se trouva perdu sur les côtes de notre continent.

Cet accident, ainsi que le voulut le Créateur et le Maître de toutes choses, fut une bénédiction pour les autres peuples du monde, mais signifia la ruine et le désastre complet pour nos nations ancestrales.

Je ne pense pas devoir vous instruire, bien cher président, de l'état naturel et social harmonieux dans lequel vivaient les premiers peuples d'Amérique. Je ne dirai sur ce point que ce que Christophe Colomb lui-même a dit: il était au Paradis terrestre... qu'il confondit avec les Indes. Étrangement, l'idée ne lui est jamais venue, pas plus qu'à aucun de ses innombrables successeurs, que le pays qu'il cherchait, soi-disant plein de richesses, était pauvre en réalité, si on le comparait avec la terre qu'il avait «découverte».

Pour en venir au sujet de la présente adresse, je dirai que les Espagnols et les autres Européens, qui entreprirent de s'approprier notre continent et de sauver nos âmes au nom de «nous savons quoi» avec des effets que nous subissons toujours, nommèrent notre terre «les Indes» et, aux yeux du reste du monde, ses habitants s'appelèrent «Indiens».

C'est avec un respect des plus sincères que nous utilisons ce nom, que nous partageons avec votre peuple, en sachant bien que votre pays a mis du temps à connaître l'histoire et à se rendre compte de l'affliction de nos peuples, bien qu'il n'en fût jamais la cause. De plus, nous espérons, nous croyons fermement que notre nation n'a jamais outragé la dignité, le sens de la beauté et la volonté de paix que le nom des Indiens orientaux en est venu à symboliser; pour ces vertus et ces qualités, l'admiration de notre peuple vous est acquise pour toujours.

Permettez-moi encore, cher Président, quelques remarques et explications avant de vous dévoiler notre requête, que votre peuple voudra peut-être accepter.

Notre nation, pendant cinq cents années, a vécu et vit toujours un dilemme profondément démoralisateur qui l'affaiblit: celui d'exister sans avoir un nom. Pour illustrer la gravité de ce fait, disons seulement qu'en affublant notre nation d'un faux nom, les oppresseurs suggéraient que, physiquement ou culturellement, où que ce soit sur le continent, nous n'avions pas le droit d'exister. Nous étions des Indiens, par conséquent, nous étions sans droits et nulle part chez nous.

Bien que nous nous réjouissions du fait que l'Assemblée mondiale des Nations ait décidé de certaines mesures pour assurer notre protection, nous sommes toujours, cher frère Président, après cinq siècles d'exposition à toutes sortes d'agressions, un peuple sans nom. Il faut de l'imagination et de la compassion pour comprendre le malheur d'un peuple entièrement uni par son histoire, ses valeurs et ses aspirations, mais qui ne possède pas un nom pour se définir et se désigner. On peut être sûr qu'au cours de l'histoire, chaque Indien a ressenti ce vide et a tenté d'imaginer un nom, un meilleur nom. Mais aucun n'a pu inventer ou découvrir un nom capable vraiment de signifier la Nation.

Cher frère, le seul nom qui, après tout ce temps, soit devenu naturel à nos esprits et à nos oreilles, c'est le nom *Indien*, et c'est pourquoi ce mot, mis à part les noms de nos proches et de nos tribus, est pour nous le son le plus doux qui soit. Il est probable que jamais un mot n'a mieux défini un peuple que celui-là. Il n'est pas un seul de nos contemporains qui, entendant le mot *Indien*, ne pense d'abord à notre peuple et à quelques-uns des nombreux préjugés que ce nom évoque (en exceptant, bien sûr, vos dignes compatriotes qui sont venus habiter notre pays).

Frère, nous affirmons très respectueusement qu'avec le temps le nom *Indien* est désormais plus généralement associé à notre peuple qu'il ne l'est au vôtre. La preuve en est que pour désigner vos gens on doit adjoindre au mot *Indien* l'épithète *oriental*, ou encore préciser: qui vient *des Indes*. De plus, nous sommes certains qu'à l'intérieur du vaste continent asiatique, il serait plus juste de désigner votre peuple par un nom appartenant à l'une des principales langues de votre pays et sous lequel vous devriez, en toute logique, être mondialement connus.

Cher frère Président, l'essentiel de notre demande est que votre pays fasse le don officiel du nom *Indien* à notre nation récemment reconnue, mais qui est encore dépourvue de nom. Grâce à votre cadeau, ce nom, que nous aimons et désirons, serait nôtre en souvenir du dur destin qu'a connu notre peuple durant cinq siècles; il rappellerait aussi les valeurs morales essentielles au nom desquelles nous avons inconditionnellement résisté à l'assimilation. Cette reconnaissance, venant tout particulièrement de votre pays, laisserait une marque qui serait de très bon augure pour la jeune Nation indienne d'Amérique; de plus, elle scellerait de manière officielle une alliance tacite déjà ancienne entre nos deux nations.

Si cette alliance très spéciale se concrétisait, à notre tour, nous voudrions vous obliger de la façon suivante. La Nation indienne d'Amérique établira des relations économiques et politiques privilégiées avec votre pays en vous offrant un libre accès au marché américain, ce qui vous a été refusé jusqu'ici. L'Inde et ses partenaires commerciaux du Tiers-Monde seraient les premiers clients des biens que nous proposons sur le marché; vous seriez libres d'établir des quartiers diplomatiques dans nos villes et nos territoires; la Nation indienne d'Amérique s'opposera à toute manifestation raciste ou injuste que lui rapporteront les membres de votre Alliance; la Nation indienne d'Amérique assurera en toutes circonstances le support matériel et moral aux membres de votre Alliance, sous condition qu'ils ne soient pas engagés dans des actions guerrières.

Tel que je l'ai suggéré au début de la présente lettre, notre d$^{4\pi}$arche, tout étrange qu'elle puisse paraître, s'inscrit dans un processus de réparation d'un geste (la spolia-

162

tion des droits autochtones) qui, à l'origine, apparaît infiniment plus étrange que celui que nous proposons. Cela dit, frère Président, dois-je ajouter que notre Conseil, notre Sénat et moi-même sommes anxieux de connaître votre réponse?

Enfin, je vous prie, cher Président, de transmettre nos salutations fraternelles aux membres de votre gouvernement et aux peuples de l'Inde quand vous leur soumettrez la présente demande. Quelle que soit leur décision, dites-leur, s'il vous plaît, que nous attendons l'occasion d'aller visiter les gens de ce pays que nous avons voulu voir depuis longtemps et que nous verrons bientôt.

Puisse le Grand Pouvoir de l'Univers vous bénir ainsi que votre peuple.

Le Chef Suprême
de la Nation indienne d'Amérique.

DISCUSSION

1. Est-ce qu'on naît indien ou est-ce qu'on le devient?

2. Qui décide si on est indien ou pas?

   Nous ou les autres?

3. Qu'est-ce qui distingue un-e indien-ne d'un-e non indien-ne?

4. Est-ce que la culture occidentale moderne est un obstacle au développement de la culture amérindienne et de l'affirmation de l'indienneté chez les personnes?

Smohalla, fondateur de la religion des rêveurs, a vu le jour entre 1815 et 1820; il faisait partie des Sokulks, une petite tribu des Nez-Percés habitant près de Priest Rapids sur la rivière Columbia à l'est de l'Etat de Washington. Smohalla se distingua comme guerrier et commença à prêcher vers 1850. Il a constamment rejeté la civilisation de l'homme blanc et ses enseignements. La religion des rêveurs était un retour à des concepts indigènes, particulièrement à ceux de la Douce Mère la Terre qui font du rêve l'unique source du pouvoir surnaturel[7]. La doctrine, dont quelques détails sont révélés dans la déclaration qui suit, attira beaucoup d'adeptes. Au nombre des plus dévots « rêveurs » on doit compter Chef Joseph et ses Nez-Percés.

Mes jeunes gens ne travailleront jamais, les hommes qui travaillent ne peuvent rêver; et la sagesse nous vient des rêves.

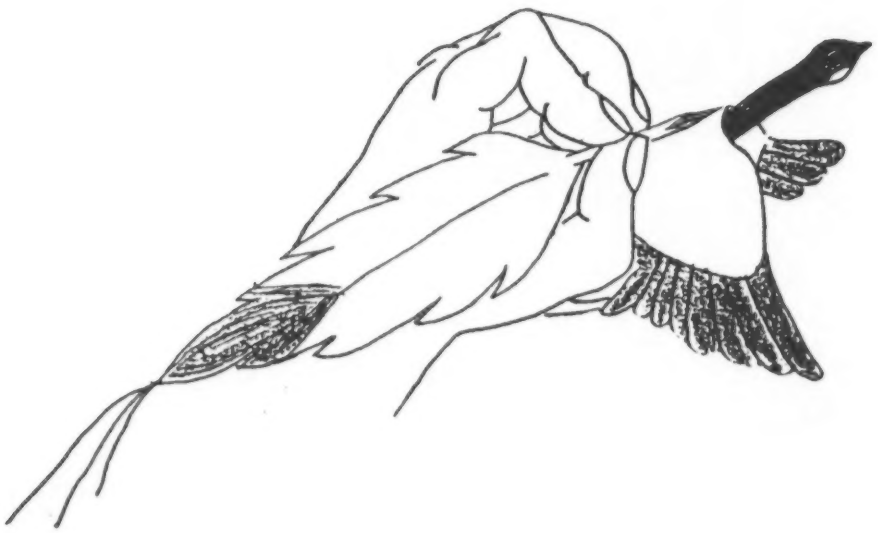
Vous me demandez de labourer la terre. Dois-je prendre un couteau et déchirer le sein de ma mère? Mais, quand je mourrai, qui me prendra dans son sein pour reposer?

Vous me demandez de creuser pour chercher la pierre. Dois-je aller sous sa peau chercher ses os? Mais, quand je mourrai, dans quel corps pourrai-je entrer pour renaître?

Vous me demandez de couper l'herbe, de la faner et de la revendre et de devenir riche comme les hommes blancs. Allons! comment oserais-je couper les cheveux de ma mère?

PIEDS NUS SUR LA TERRE SACRÉE
T.C. McLuhan
Ed DeNoël, Paris, 1971

CHAPITRE VI



L E T R A V A I L

Gaston Mackenzie

Je suis originaire de Schefferville. À 27 ans j'étais chef de bande. Un chef pense autonomie pour le bien-être de la population.

Pour moi l'autonomie doit venir de la base. La population doit décider ce qu'elle veut et tous doivent travailler ensemble. Ce n'est pas facile de dire qu'un gouvernement indien part de la base lorsque la majorité de la population ne travaille pas et que la population est pauvre. C'est le problème qui existe dans nos communautés.

Il faut construire avec nos ressources autochtones. Nous pouvons aller de plus en plus loin. La meilleure façon d'y arriver c'est la négociation territoriale. Il ne faut pas avoir peur de négocier pour arriver à une entente qui nous permettra de nous développer. Il ne faut pas avoir peur de discuter avec les non-autochtones de tous les sujets qui pourraient nous aider à progresser et à faire évaluer notre situation.

Au début, nous les Montagnais de la Côte-Nord, avions un peu peur du Sommet Économique. Après avoir discuté avec des conseillers politiques, avec des chefs, nous avons décidé d'aller de l'avant avec le gouvernement québécois et le Sommet Économique. Je pense que cette attitude peut nous aider au lieu de nous nuire.

Il faut démontrer que nous avons de la fierté. La fierté c'est croire en nous-mêmes, c'est-à-dire ce que nous pensons, c'est démonter ce que nous pouvons faire. Les gens vont nous connaître davantage. Se battre jusqu'au bout, même si c'est difficile. Il ne faut pas avoir peur de négocier avec les gouvernements, compagnies ou autres organismes du pays. ■

LE TRAVAIL

Définition

Sens du travail-survie

Existe-t-il une opposition entre loisir et travail?

Konrad Sioui

Nous avons tous la même volonté de nous exprimer sur la question qui nous tient à cœur, celle de l'autonomie.

Pour moi, les fleurs ce sont les femmes autochtones qui nous supportent. Nous ne serions pas ici sans nos compagnes, épouses et mères, elles devraient être présentes avec nous à la table de négociations, car il y a des femmes qui sont leaders, capables de s'exprimer sur les questions qui nous intéressent.

Pour moi, autonomie signifie autodétermination. Pourquoi ? Tout d'abord parce que les grands principes de droit international réfèrent au concept d'autodétermination. À Genève, New-York ou aux Nations Unies, on parle d'autodétermination. Les peuples indigènes du monde ont le droit de se gouverner, d'avoir des territoires, de se développer économiquement. Ils ont le droit à leur culture, à leurs mœurs, à leurs traditions. Ils ont aussi le droit de faire respecter leurs traités, leurs droits fondamentaux. Ils ont droit d'être ce qu'ils sont, d'avoir leur propre identité.

L'autonomie doit venir de soi-même. Chez les Indiens Cris de l'Ouest où la spiritualité indienne est encore extrêmement forte, on définit l'autonomie à partir de soi-même. Une fois cette notion intégrée, nous sommes capables d'aider notre famille immédiate à grandir de façon autonome ainsi que notre clan, notre famille étendue. Une fois ces principes acquis, nous sommes des agents positifs pour notre propre nation et les autres nations indiennes. Essentiellement l'autonomie doit partir de soi-même.

L'âge moyen des Indiens du Canada est de moins de 18 ans. C'est le plus jeune peuple dans le monde. La moyenne d'âge des Québécois est de 47 ans et les femmes se font payer pour avoir d'autres enfants. Ceci n'est pas le cas chez les Indiens. Dans 10 ans, il y aura 40 000 jeunes citoyens de nos Premières Nations sur le marché du travail. Ces jeunes voudront s'impliquer dans nos organisations et nous remplaceront. Il y a 10 ou 15 ans dans les organisations supra-organisées, le pouvoir et l'autorité étaient entre les mains d'un ou de deux leaders. Aujourd'hui, notre pouvoir se doit d'être décentralisé. J'insiste beaucoup sur ce mot, c'est un mot-clé. Ne pas avoir peur en tant que leader de déléguer des tâches. Ce n'est pas s'appauvrir c'est plutôt partager quelque chose. c'est se permettre d'aller voir autre chose. Ce sera un exemple pour nos jeunes.

Lorsqu'on parle de « situation idéale » je me demande si on ne parle pas d'utopie. Pourtant lorsqu'on a un idéal, on y croit, ce n'est pas utopique. Et je crois à une situation idéale. Il faut constater tout ce qui se fait dans nos communautés avec peu de ressources. Nous n'avons pas été choyés. Les gouvernements nous ont toujours rendu la vie difficile et cela continuera. Ce sera toujours un combat. L'expression « Indian time » ne veut pas dire n'importe quand; pour nous cela signifie « en temps, à la place, à l'heure et là quand c'est le temps ».

Il y a aussi la notion de territorialité. Les plus petites réserves indiennes en Amérique du Nord sont dans le Québec. Ce sont des petits îlots de 50 acres carrés pour des communautés de 1 000 ou 2 000 personnes. Pas assez d'espace pour se développer.

L'autonomie c'est aussi être capable de prendre de bonnes décisions, être capable de sensibiliser les membres de notre communauté afin qu'ils apportent un appui à leur leader. Il n'y aura pas d'autonomie si les populations sont passives. Il est vrai qu'il faut informer les Blancs afin qu'ils comprennent nos questions, mais c'est encore plus important de s'instruire soi-même.

L'avenir de nos Premières Nations se fera dans l'unité, la communication, le travail et une dose de bonne volonté. C'est un idéal, j'y crois, ce n'est pas une utopie. ■

DISCUSSION À PROPOS DU TRAVAIL

En équipe répondez aux questions suivantes:

1. Proposez une définition du travail.

2. D'après votre définition étudier est-ce travailler?

3. Faites un parallèle entre le jeu de l'enfant et le travail de l'homme.

4. Comment le travail est-il un pouvoir dans la société actuelle?

UNE COMMISSION D'ENQUÊTE!

Suite aux discussion que nous avons eues, des équipes se forment pour faire valoir un point de vue particulier à propos du travail et de ce qui l'entoure.

Les sujets peuvent être très variés:

Exemples:
- Place de la femme au travail
- Santé et sécurité au travail
- Le travail et les jeunes
- Le harcèlement sexuel au travail
- Le travail-survie est-ce un travail?
- etc.

Chaque équipe se pose une question et y répond.

Chaque équipe devra:

1. Présenter une recherche bibliographique avec documents à l'appui (pièces à conviction).

2. Convoquer 3 témoins pour appuyer son idée.

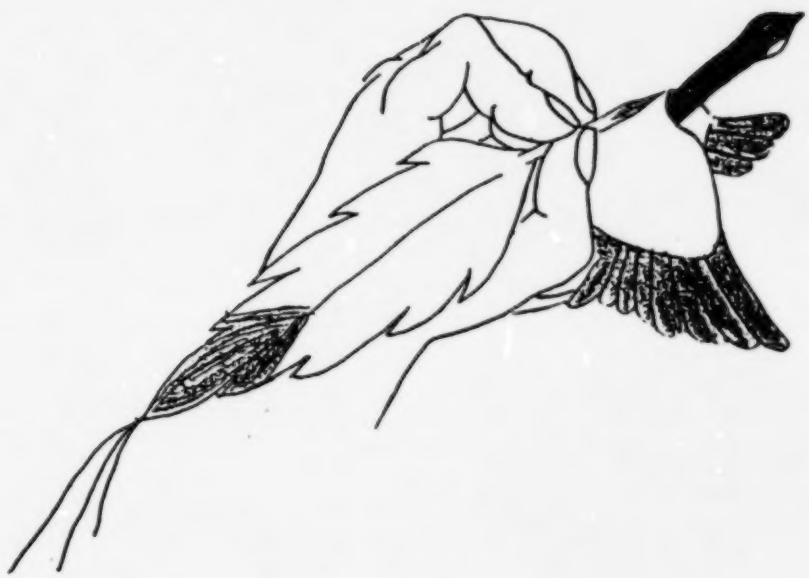
3. Bâtir un questionnaire pour l'interrogatoire des témoins.

4. Faire une présentation et une conclusion orales de sa déposition!

Chaque équipe fait sa présentation devant la classe et devant un jury composé de trois (3) personnes choisies par la professeure.

La formule de la commission d'enquête a pour but de développer la logique et la critique. Elle permet de prendre conscience de la possibilité de "philosopher" sur des sujets très réels.

CHAPITRE VII



L A P U B L I C I T É

LA PUBLICITÉ

Définitions

Langage des images

Symboles affectifs

Visionnement du film **"Femmes de rêve"**

****

Discussion en équipe

1. Quel est le message du film?

2. Quelles sont les valeurs véhiculées?

3. La publicité est-elle neutre? Expliquez votre réponse.

Présentation de messages publicitaires

- Vous visionnerez une vingtaine de messages publicitaires.

- Chaque équipe choisit trois messages de telle sorte qu'un message n'est étudié que par une équipe.

- À l'aide de la grille d'étude présentez une critique écrite de chacun des messages.

- Chaque équipe présente ses critiques à la classe.

LA PUBLICITÉ

Choix de la réclame publicitaire:

1. Langage: mots-clés utilisés:

2. Symboles employés:

3. Éléments de persuasion apparents:

4. Éléments de persuasion sous-entendus:

5. Quelles sont les valeurs importantes véhiculées dans ce message? Expliquez.

6. Quelle image du monde cette réclame publicitaire révèle-t-elle?

Impliquer:	L'aspect historique présenté dans ce texte implique que l'auteur a fait une recherche.
Consister:	L'analyse consiste à faire ressortir les éléments principaux du texte.
Comporter:	Le texte comporte 3 parties.
Compter:	L'analyse compte 5 parties.
Proposer:	L'auteur propose 3 arguments.
Présenter:	L'auteur présente un postulat, une idée, un principe.
Présentation:	La présentation des arguments éclaire le texte.
Constituer:	Le présent travail constitue une analyse.
Donner de l'importance:	L'auteur donne de l'importance à un aspect en particulier du texte.
Permettre:	Le texte nous permet de mieux comprendre une idée.
Se diviser:	Le texte se divise en 3 parties.
Tenter:	L'auteur tente de nous expliquer sa position.
Expliquer:	L'auteur explique son idée par des exemples...
Explication:	L'explication que l'auteur propose permet de mieux comprendre.

CHAPITRE VIII

COMMENT LIRE, ANALYSER DES TEXTES PHILOSOPHIQUES

COMMENT ANALYSER UN TEXTE OU UN DISCOURS PHILOSOPHIQUE?

EN QUOI CONSISTE L'ANALYSE PHILOSOPHIQUE

L'analyse est une opération intellectuelle de compréhension consistant à décomposer un objet, un texte, etc., en ses éléments essentiels afin d'en saisir les rapports et de donner une vision de l'ensemble. Elle comporte trois (3) aspects fondamentaux et complémentaires: l'aspect conceptuel, l'aspect logique et l'aspect critique.

Il s'agit là des trois (3) aspects fondamentaux et complémentaires de toute analyse, dans la mesure où on ne saurait comprendre un discours sans définir les concepts qu'il emploie comme matériaux de base, sans décomposer l'argumentation qu'il développe en exprimant les rapports entre ces concepts, et sans juger de la validité de ses raisonnements qui constituent la charpente de son avoir.

La méthode d'analyse suppose de la part de celui qui l'emploie la plus grande objectivité possible. Il s'agit de comprendre le sens du texte sans y projeter ses idées et sans rien dire de personnel. Il faut être capable de démontrer que le texte a été bien compris dans sa thèse et dans sa structure principalement.

L'objectif de la méthode est d'assurer une véritable compréhension d'un texte ou d'une pensée afin d'en arriver éventuellement à les questionner et à les critiquer objectivement. Ce troisième aspect, l'aspect critique de l'analyse, consiste à juger de la validité du raisonnement.

CHAQUE ANALYSE COMPREND:

1. UNE INTRODUCTION QUI PRÉSENTE LE TEXTE ET L'ANALYSE.

2. UN DÉVELOPPEMENT DONT LES ÉLÉMENTS SONT COMPRIS DANS CHAQUE FICHE D'ACCOMPAGNEMENT.

3. UNE CONCLUSION QUI POSE UN JUGEMENT SUR L'ANALYSE RÉDIGÉE EN RAPPORT AVEC LE TEXTE PROPOSÉ.

II - COMMENT ANALYSER UN TEXTE OU UN DISCOURS PHILOSOPHIQUE?

A- L'ANALYSE CONCEPTUELLE

En quoi consiste l'aspect conceptuel?

L'aspect conceptuel consiste à dégager les principaux concepts employés dans le discours en question pour en comprendre le sens et déterminer les rapports qu'ils ont entre eux.

a) Qu'est-ce qu'un concept?

Un concept est un objet mental au moyen duquel nous pensons à un ensemble de propriétés comme réalisées dans un ensemble d'objets.

Explication

1. Il ne faut pas confondre le concept et le mot qui le désigne. Le terme "arbre" désigne le concept d'arbre et en dernier ressort les différents êtres correspondant au concept. Même si le concept est désigné par un mot, le mot peut être trompeur et suggérer différents concepts ou idées.

   Ex.: Bon sens (bonne direction) et bon sens (raison).

2. Aussi, le concept n'est pas une image mentale. Penser au concept de "chien" ce n'est pas imaginer un chien, mais plutôt considérer les caractéristiques qui distinguent le chien des autres animaux, c'est-à-dire les caractéristiques qui lui sont propres.

3. Le concept est le résultat d'un certain travail intellectuel qui consiste à distinguer parmi l'ensemble des caractères ou des propriétés constituant un objet, ceux qui sont propres ou communs à l'objet ou aux objets désignés par le concept. En ce sens, former le concept d'un objet ou d'un ensemble d'objets équivaut à en donner une définition.

Ex.: Sapin: Arbre résineux, à tronc droit, à écorce épaisse, à branches plongeantes et à feuilles persistantes.

Arbre: grand végétal ligneux dont la tige ne porte de branches qu'à partir d'une certaine hauteur au-dessus du sol.
(Voir: Petit Robert)

N.B.: Un concept est plus ou moins général selon que les propriétés ou caractéristiques qui le composent se rapportent à un plus ou moins grand nombre d'objets. Le concept de "sapin" se rapporte à tous les sapins, tandis que le concept "d'arbre" se rapporte à tous les sapins, à tous les arbres, etc.

b) Comment faire l'analyse conceptuelle?

1. Lire le texte attentivement pour en dégager les concepts importants, à savoir ceux qui constituent les matériaux de base du texte et du discours.

2. Déterminer le sens (définir) de chacun des concepts en fonction du contexte. Parfois, mais pas toujours, l'auteur donne lui-même le sens ou la définition des concepts qu'il utilise.

3. Déterminer la nature des rapports qui les unissent:

   i) apport d'identité: deux concepts sont équivalents.
   Rocher: grande masse de matière minérale dure, formant une éminence généralement abrupte.
   (Voir: Petit Robert)

   ii) Rapport d'inclusion: un concept plus particulier est compris dans un concept plus général.

   Ex.: Le concept de "sapin" est compris dans le concept "d'arbre".

   iii) Rapport d'exclusion: deux concepts qui s'opposent.

   Ex.: Le concept de "liberté" s'oppose au concept "d'esclavage".

iv) Rapport d'intersection: les deux concepts ont des éléments en commun sans être inclus l'un dans l'autre.

Ex.: Le concept "jeune" est en intersection avec le concept "étudiant(e)".

Remarque:

Il peut exister d'autres rapports entre les concepts que ceux qui sont mentionnés ci-haut. Il s'agit de les identifier et de bien les définir.

c) **Fiche d'accompagnement - Analyse conceptuelle**

CONCEPTS	DÉFINITIONS	NATURE DES RAPPORTS

B- L'ANALYSE LOGIQUE

En quoi consiste l'aspect logique?

L'aspect logique consiste à saisir le mouvement ou la démarche logique d'un discours, c'est-à-dire ce qu'il veut prouver et comment il tente de le faire.

a) Qu'est-ce qu'un discours logique?

1. Un discours logique est une série de propositions, i.e. d'affirmations ou de jugements, qui, à partir de l'exposé d'un problème et de l'énoncé des définitions, hypothèses ou postulats de base, procède inductivement ou déductivement, de conséquence en conséquence, à une ou des conclusions.

2. Les divers éléments du raisonnement ne sont pas toujours énoncés explicitement. Il faut parfois chercher à "lire entre les lignes" les propositions implicites, nécessaires au raisonnement proposé.

b) Comment faire l'analyse logique?

1. Lire le texte en le divisant en ses grandes parties, i.e., introduction, développement, conclusion (voir comment lire un texte philosophique).

2. Identifier et énoncer la problématique:

   Quelle est la question que se pose l'auteur, ou quel est le problème que soulève l'auteur dans son texte, et pourquoi ce problème est-il un problème pour l'auteur?

3. Identifier et énoncer, s'il y a lieu, la thèse ou l'hypothèse:

   Quelle est la thèse que l'auteur veut développer ou l'hypothèse qu'il veut vérifier suite à cette question.

4. Identifier et énoncer, s'il y a lieu, le ou les postulats de l'auteur:

   Quelle(s) est(sont) la(les) proposition(s) générale(s) qu'il ne prouve pas mais qui sert(vent) de point de départ et de point d'appui à toute son argumentation?

   Note: Un postulat est un principe indémontrable qui paraît légitime, incontestable.

5. Identifier et énoncer les preuves ou les arguments dont l'auteur se sert pour démontrer sa thèse ou vérifier son hypothèse.

6. Identifier et énoncer les exemples (y compris citations) dont l'auteur se sert pour illustrer ses arguments mais qui ne constituent pas des preuves en eux-mèmes.

7. Identifier les conclusions:

   A quelle conclusion (fruit d'une induction ou d'une déduction) arrive l'auteur après sa démonstration et quelles sont les implications qu'il en tire?

8. Identifier le mode d'argumentation:

   A quel mode d'argumentation l'auteur a-t-il recours: induction, déduction ou autre.

Note:

Induction: mouvement de la pensée qui passe des faits ou des propositions singulières ou particulières à une proposition plus générale.

Déduction: mouvement de la pensée qui passe de propositions générales à une proposition plus particulière ou singulière.

Hypothético-déductif: mouvement de la pensée qui passe de propositions générales hypothétiques, i.e., vraisemblables et provisoires, à des conclusions particulières qui en découlent et qui servent de vérification.

Analogique: l'auteur utilise des comparaisons.

c) **Feuille d'accompagnement - Analyse logique**

Question posée par l'auteur? OU Problème posé?		Pourquoi est-ce un problème?
Thèse ou hypothèse de l'auteur?		
Postulats		
Arguments	1) 2) 3) - - -	Exemples
Conclusions		
Mode d'argumentation	Induction? _____ Déduction? _____ Hypothético-déduction? _____ Analogique: par comparaison	

C- ANALYSE CRITIQUE

En quoi consiste l'aspect critique?

L'aspect critique ou interrogatif d'une analyse consiste à juger de la validité des conclusions que tire l'auteur sur la base des prémisses (jugements) avancés.

a) **Qu'est-ce que critiquer?**

1. Lire la critique d'un discours ce n'est pas émettre des opinions contraires ou s'amuser à démolir l'autre.

2. La critique est un effort de pensée constructif pour comprendre et voir clair dans un discours.

3. Elle vise donc la clarification des concepts, l'explicitation des postulats et la validation des arguments, en identifiant les ambiguïtés, les lacunes et les erreurs du discours tenu.

b) **Comment faire l'analyse critique?**

1. Juger si les concepts de base sont clairement établis (définis) par l'auteur.

2. Identifier et énoncer, s'il y a lieu, des présupposés, postulats ou préjugés cachés ou implicites, qu'implique le raisonnement ou la position de l'auteur.

3. Juger de la cohérence ou de la validité de l'argumentation et identifier les erreurs, s'il y a lieu.

4. Juger de la validité des conclusions et voir si d'autres conclusions non énoncées ne sont pas aussi exigées (possibles).

c) **Feuille d'accompagnement - Analyse critique**

Critique des concepts de base

Les définitions respectent-elles les règles?

Les rapports établis sont-ils acceptables?

Postulats que l'auteur veut cacher, préjugés, présupposés.

Préjugés exprimés ou sous-entendus.

Présupposés qu'il faut accepter avant d'apprécier l'argumentation elle-même.

Quels sont-ils?

Cohérence et validité de l'argumentation.

L'argumentation est-elle:

claire?
structurée?
suffisante?
rigoureuse?
exempte d'erreurs de logique?
et de sophismes?

Pourquoi?

Conclusion(s):

valides?

complètes?

Pourquoi?

BIBLIOGRAPHIE TIRÉE D'ÉTUDES AMÉRINDIENNES

ET CLASSIFICATION DÉRIVÉE DE LA LIBRARY OF CONGRESS

Les Amérindiens, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1979. 362 p.

Québec, (Province), ministère des Affaires culturelles, La Basse-Côte-Nord, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1984, 146 p.

SAGMAI, Colloque sur l'amérindianisation qui a eu lieu à Mingan les 23 et 24 septembre 1983.

Affaires indiennes et du Nord Canada, Rapports de recherche 1984.

VILLENEUVE, Larry, Historique des réserves et villages indiens du Québec.

MORRISSON, William R., Survol rétrospectif de l'histoire et des revendications de peuples autochtones du Nord Canadien.

LACHANCE, Denis, L'acculturation des Indiens de Sept-Îles/Malioténam, Sainte-Foy, Université Laval. 198 p.

DESCENT, Danielle, Projet 12-18. Données psycho-sociales concernant les adolescents montagnais de Sept-Îles et Malioténam (Version intégrale en français), Québec, Ministère de l'Éducation, 1982. 92 p.

GIBBINS, Rober et J. Rick PONTING, Attitudes et opinions du public canadien vis-à-vis les indiens et des questions indiennes, résultats d'une enquête nationale, Ottawa, Ministère des Affaires indiennes et du Nord, 1978. 66 p.

GIBBINS, Roger et J. Rick PONTING, Les effets des particularités ethniques sur les dispositions du public canadien envers les amérindiens. Ottawa, Ministère des Affaires indiennes et du nord, 1978. 42 p.

LA RUSIC, IGNATIUS E. et al., La négociation d'un mode de vie, la structure administrative découlant de la convention de la Baie James; l'expérience initiale des Cris. Ottawa, Ministère des Affaires indiennes et du Nord, Direction de la recherche, 1979. 248 p.

COOKE, KATIE, L'image des Indiens chez les non-indiens, revue des recherches récentes effectuées au Canada.

VINCENT, Sylvie, Introduction à la variabilité culturelle. Notes pour l'enseignement des Sciences humaines au primaire.

PAUL, Léonard, Le projet politique du conseil Attikamek-Montagnais au complexe social d'Ashini.

Conseil Attikamek-Montagnais, Déclaration de base des chefs Attikameks-Montagnais sur leur droit intégral sur leur territoire et sur leur avenir. Village des Hurons: Conseil Attikamek-Montagnais.

MORRISON, William R., Survol rétrospectif de l'histoire et des revendications des peuples autochtones.

Commission des droits de la personne, Les droits des autochtones, doc. 1, Déclaration de la Commission. 6 vol.

Québec (Province), Assemblée nationale, Projet de loi no 2, loi modifiant la loi de l'instruction publique - Sanctionnée le 8 juin 1978, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1978. 27 p.

BERGERON, Carole et Louis DELAGE, Éducation en milieu amérindien et inuit; texte de la bande sonore du montage audio-visuel, (S.I.) Bureau de coordination des activités en milieu Amérindien et Inuit, 1982. 8 p.

ROUSSEL, Denyse, Notes de recherches consacrées aux Amérindiens et aux inuits, (Canada et États-Unis) portant sur les caractéristiques personnelles, l'éducation, la formation des enseignants, les programmes spéciaux, la mesure et l'évaluation, les méthodes de recherches interculturelles et la discrimination raciale, (S.I.), Bureau de coordination des activités en milieu Amérindien et Inuit, 1983. 144 p.

Comité Éducatif Kanemetat, Recherche sur les perceptions et les attentes de la population de Sept-Îles et Malioténam dans le domaine éducatif, Sept-Îles, Comité éducatif Kanemetat, 1984. 221 p.

MARTIN, Deborah G., Caractéristiques et tendances de la performance universitaire des diplômés indiens. Ottaws, Ministère des Affaires indiennes et du Nord, Direction de la recherche, 1979. 37 p.

Canada, Ministère des Affaires indiennes et du Nord, L'éducation des Indiens. Un choix pour l'avenir. Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1983.

BOUCHARD, Serge, Problématique sur l'enseignement en milieu interculturel. Le cas des enseignants autochtones au Québec.

Affaires indiennes et du Nord. La maîtrise indienne de l'éducation indienne.

BOUCHARD, Serge et Sylvie VINCENT, Pour parler des Amérindiens et des Inuits; guide à l'usage des professeurs du secondaire, bibliographie sélective commentée. Québec, Ministère de l'Éducation, 1982. 94 p.

CÔTÉ, Réjean, L'image des amérindiens dans les journaux locaux de Sept-Îles (1950-1983); relevé de références. Sept-Îles, Cégep de Sept-Îles, 1984. 72 p.

Canada, Ministère des Affaires indiennes et du Nord. Les indiens; Une liste de livres à leur sujet. Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1977.

MOORE, A. Kermol, La volonté de survivre, Les autochtones et la constitution, Ed. Hyperborée, Racines amérindiennes, Val d'Or 1983.

----, Vers une plus grande autonomie, Actes de la conférence des nations indiennes et inuit du Québec, 7-8-9 novembre 1988, Institut de formation autochtone du Québec, Québec, 1989.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

André MATHIEU, Mestenapeu, Moi, Mestenapeu, Édition Ino, 1984, 286 p.

BASILE, Marie-Jeanne et MCNULTY, Gérard, Légendes Montagnaises, Coll Nordica, Centre d'Études Nordiques, Université Laval, 1976.

CLERMONT, Norman, Le gourou de Champlain et les croyances Algonquiennes. Revue d'Histoire d'Amérique Française. Vol. 35, no 3, décembre 1981.

CÔTÉ, Réjean, Recherche sur les perceptions et les attentes de la population de Sept-Îles et de Malioténam dans le domaine éducatif, Comité éducatif Kanemetat, 1984.

DECAUXE, Bernard et GUINOT, Bernard, La mesure du temps, PUF, 1969. 125 p.

DICKENSON, John A., L'image de l'autre: Européen et Amérindiens, Revue d'Histoire d'Amérique Française, vol. 39, no 2, automne 1985.

Education Secretariat Newsletter, Assembly of First Nations, vol. 2, no. 2, April 1986, 18 p.

Élèves de l'École Amik-Wiche, Les sucres, 6e année, 54 p.

Élèves de l'École Amik-Wiche, La graisse du castor, 1984, 13 p.

Élèves de l'École Amik-Wiche du Lac Simon, Le castor isolent, Val d'Or, 1984, 16 p.

Élèves de l'École Amik-Wiche du Lac Simon, L'écorchement du castor, Val d'Or, 1984, 7 p.

Élèves de l'École Amik-Wiche, Comment l'ours perdit sa queue, Val d'Or, 1984, 21 p. Guide d'accompagnement.

Faculty of Education, Four worlds Development Project, (Version française: Le projet de développement "Four Worlds"), Lethbridge (Alberta), 1982, 51 p.

GUITTON, Jean, Justification du temps, PUF, 1966, 123 p.

JOURDAIN-GRÉGOIRE, Philomène et MICHEL, George-Henri, Apprendre le Montagnais, Innu Aimun Tshishkutamalishutan, ed. Traduction Montagnaise Sept-Îles Inc., 1980.

MARCEL, Claude et THIBAULT, Danielle, Le printemps indien, Ed. Québec Amérique, Québec, 1985.

MCLUHAN, T.C., Pieds nus sur la terre sacrée, Ed. DeNoël, Paris 1971.

MEQ, Les six saisons Attikameds, guide d'accompagnement, 1984, 56 p.

MOREY, Sylvestre M. et GILLIAM, Olivia L., Le respect de la vie, compte rendu d'une conférence tenue à Harper's Ferry, Virginie-Occidentale sur l'éducation traditionnelle des jeunes amérindiens, Myrins Institute Books, New York, 1974, 189 p.

NORMAND, Howard A., L'Os à voeux, Poèmes narratifs des Indiens Crees, Coll. l'arbre double, les Presses d'aujourd'hui, France 1987.

PELLETIER, Wilf (Wawashkeh), "Niaiseus" d'Indien!, Extrait de "Who is the chairman of this meeting", Ralph O. Osbourne, Éditeur, Newin Publishers, 1972.

PÉRARD, A. et THERRIEN, J., Les mesures physiques, coll. Que sais-je, PUF, 1968, 128 p.

Revue Recherches Amérindiennes au Québec, vol. 13, 1983, vol. 3, 1987, vol. 16, 1986-87.

SAVARD, Rémi, Le rire précolombien dans le Québec, d'aujourd'hui, Ed. L'Hexagone/Parti Pris Québec, 1977.

VACHON, Robert, Un malentendu tragique en Amérique du Nord, Médium, no. 21, hiver 1984, p. 28-32.